N° 1 Janvier 1924

BULLETIN
de l'Ordre de l'Étoile d'Orient

TRIMESTRIEL

ABONNEMENTS

	FRANCE	ÉTRANGER	
Un an :	7.00	8.00. — Le numéro.	2 fr. 00

SOMMAIRE

AVIS

Pour éviter les frais de recouvrement postal qui sont très élevés, il est dans l'intérêt des abonnés d'adresser le montant de leur réabonnement dès qu'ils liront sur leur Bulletin la mention : « abonnement terminé ».

Prière de libeller les mandats au nom de :
Mlle MANASSEVITCH, 44, *square Rapp* (7e) *Paris.*

INFORMATIONS

Lundi 21 janvier à 8 h. ½ : *Peut-on supprimer les guerres? Oui et comment,* par M. *Demont,* Avocat à la Cour d'Appel de Paris.

Lundi 28 janvier à 8 h. ½ : Conférence « d'*Amitié Internationale* » : la Norvège, par M. *Kaar* Foss, lecteur de Norvégien à la Sorbonne. *Musique norvégienne.* Projections cinématographiques.

***

Changements de Secrétaires locaux :
Nice : Mme A. de Sanoit, 189, rue de France.
Pau : baronne de Palaminy, Villa Saint-Yves, avenue Dufau.

***

Le groupe de l'Ordre de l'Étoile d'Orient du *Portugal*, qui, dans ses débuts, était rattaché à la France, est à présent devenu une Section, ayant à sa tête le *Colonel Garçao*, nommé Représentant national par M. Krishnamurti.

ÉCHOS ET NOUVELLES

MM. Krishnamurti et Nityananda sont de retour en Californie, où ils passeront l'hiver comme l'année dernière dans le beau site retiré de la Vallée d'Ojaï.

***

Mme de Manziarly nous envoie de Chine la note suivante :

« Je suis heureuse de pouvoir transmettre les bonnes nouvelles que j'ai reçues de nos membres du Japon.

M. Barbier Saint-Hilaire, bien que se trouvant au laboratoire au moment du choc qui brisa tous les instruments et provoqua un incendie, n'a pas souffert personnellement. Sa maison s'est même trouvée être dans un des quartiers épargnés. M. Hirasawa est sauf aussi. Mlle Yoshimura m'écrit en français : « Il ne m'est resté que mon corps ! C'est infiniment triste, tous les souvenirs de mon passé n'existent plus, comme aussi tant d'amis chers... — mais je sais qu'il faut déjà cesser d'être triste et travailler pour que ce chagrin se change en un heureux futur. » Paroles héroïques, qui ne sont pas que des mots, car la conduite tout entière de ce peuple éprouvé est héroïque.

Le Professeur Suzuki et sa femme n'étaient pas à Tokio au moment du tremblement de terre, mais à Karuizawa où ils ont bien senti les secousses sans qu'elles n'aient atteint les proportions d'une catastrophe. Malheureusement la retraite où ils avaient l'habitude de se retirer dans un temple de Kamakura, non loin de Yokohama est entièrement détruite. C'est dans cette retraite que le professeur se reposait toujours des

fatigues de la ville et approfondissait tout particulièrement ses études de Yen.

L'Ordre n'a donc eu à déplorer la perte d'aucun de ses membres au Japon, nous pouvons en être heureux et reconnaissants. »

***

Le groupe de l'Ordre de l'Étoile d'Orient en Australie, à posé, l'été dernier, la première pierre d'un grand Amphithéâtre de plein air, que l'on est en train d'ériger à Balmoral, près de la ville de Sydney, dans un cite admirable surplombant la mer. Deux mille cinq cents personnes pourront prendre place sur ses gradins. L'on se propose d'y établir un poste d'émission radiophonique très puissant. Cet amphithéâtre est destiné à devenir, une fois, un lieu de conférence pour Celui que nous attendons. L'idée serait que tous les grands centres du monde aient ainsi un amphithéâtre d'où l'Instructeur pourrait se faire entendre du monde entier.

***

Nous apprenons que M. le sénateur Wittemans, dans une séance du Sénat belge, au cours de laquelle l'on discutait un projet de loi concernant certains domaines de la morale publique, a parlé du haut de la tribune, de la Venue du grand Instructeur. Voici la fin de son courageux discours :

Je suis profondément convaincu que le socialisme, qui régénèrera le monde, est un socialisme intégral, qui ne poursuit pas seulement la réforme économique du monde, mais aussi la réforme morale de l'individu nouveau.

Et à ceux qui nous taxeront d'optimistes et de rêveurs, qui nous opposeront l'égoïsme et les vices inhérents à la nature humaine, nous répondrons que nous avons une foi absolue en l'infinie perfectibilité humaine; que nous croyons à une marche lente, mais sûre du progrès moral et économique. Je crois pour ma part, en socialiste chrétien, dans la venue successive de grands instructeurs de l'humanité pour imprimer cette marche en avant à des époques de transition, comme est l'époque actuelle.

Le Christ fut le dernier de ces grands êtres et, a-t-il été dit, le premier socialiste. Je crois, d'après des révélations récentes et nombreuses, ne laissant aucun doute, que les temps sont accomplis pour son retour sur la terre, retour annoncé par lui-même, d'après les Évangiles. La seconde venue sera le couronnement d'une période néo-messianique déjà longue, d'une espérance que nous trouvons

vivante chez un nombre immense de croyants, ainsi que la justification de la conviction profonde que le monde est tombé actuellement dans une déchéance morale, politique et économique tellement considérable qu'il ne peut en être relevé sans le secours du Grand Surhomme, qui donnera à l'humanité la nouvelle Parole de Vie.

Je termine. Je m'excuse d'avoir été si long. J'ai tenu à faire connaître au Sénat, à l'occasion de la discussion de ce projet de loi, certaines idées intéressant la collectivité au premier chef, idées qui, du haut de la tribune parlementaire, pouvaient et devaient être exposées.

(Annales Parlementaires du 29 mai 1923.)

AUX JEUNES

(Causerie)

La jeunesse aime particulièrement l'étude, mais il est rare de lui voir mettre ses connaissances en action. Je me souviens, qu'à Londres, j'avais un camarade de collège quelque peu philosophe, dont la bibliothèque contenait tous les livres de philosophie imaginables, et qu'un jour, après une discussion avec lui, je me dis, que l'étude par elle-même n'était pas bien utile si elle ne portait pas des fruits dans la vie !

Cependant, pour la plupart des Hindous, comme pour beaucoup d'autres gens, l'étude ,en elle-même, est une chose de la plus haute importance. Je serais enclin moi-même à m'isoler avec un livre, sans me préoccuper du reste du monde.

Il me semble qu'une opportunité toute spécial est offerte à la jeunesse d'aujourd'hui, les connaissances nécessaires à la conduite des affaires humaines et des individus, étant ouvertes aux jeunes et à la portée de leur main. Et si les connaissances sont ainsi à la portée de tous et de n'importe qui aujourd'hui, le devoir des jeunes, comme aussi des personnes âgées, est de mettre en pratique ces connaissances acquises. Pour moi, si je puis donner mon avis personnel, une seule chose importe, c'est de mettre en action, en action déterminée, ce que nous avons gagné au moyen du mental. De tout temps et dans tous les pays, les hommes ont réglé leurs actions, non d'après leur savoir, mais d'après leur plaisir, leurs sympathies ou leurs antipathies.

C'est la jeunesse qui conduira le monde de demain, puisque

les générations anciennes meurent. Aussi, me semble-t-il, que le devoir actuel de toute personne éclairée, est de trouver comment chacun de nous peut devenir individuellement un instrument, ou un canal, (comme il vous plaira de l'appeler), afin que nos pensées et nos actions soient pures. J'insiste beaucoup sur ce sujet.

Dieu, « X... » ou quel que soit le nom que vous Lui donniez, a doué la moyenne des hommes d'intelligence. Cette intelligence est quelquefois très limitée, étroite, ou faussée par les préjugés, cela dépendant de son éducation et de son évolution, mais nous pouvons dire que l'homme possède, en général, la capacité de penser. Or l'homme qui possède cette faculté, qu'elle soit puissante ou faible, s'il veut devenir le chef de sa tribu, de sa race, de sa nation ou du monde entier, n'a qu'une attitude possible, celle de faire usage de cette faculté que Dieu, ou la force « X » que vous voudrez, lui a donné. Il doit alors utiliser ce qu'il a acquis dans les livres, car les livres ne sont pas tous écrits pour notre simple plaisir, certains d'entre eux nous élèvent et ouvrent en nous des sources insoupçonnées d'énergie. Un lecteur une fois qu'il a assimilé un livre, ou bien laisse dormir les connaissances qu'il a acquises, ou bien les transforme en énergie vitale, en force et en action. Or la plupart d'entre nous, quoique doués d'une certaine intelligence, avons cependant une intelligence limitée, puisque nous ne transformons pas en action nos connaissances acquises.

Je prends un exemple : nous savons tous qu'il est mal de tuer. Cette vérité a été prêchée par tous les Instructeurs, tous les sages, tous les penseurs qui ont apparus dans le monde. Ils ont dit que si nous tuions, si nous ôtions la vie, nous attirerions sur nous, ce que les théosophes appelleraient « un lourd Karma ». Les gens savent jusqu'à un certain point qu'il est mal de tuer. Ils savent en principe que c'est contraire à la loi — non à la loi humaine, mais à la loi de l'Evolution — tout penseur sait cela, même s'il ne met pas cette connaissance en pratique. Mais combien trouvez-vous de gens capables de la mettre en pratique? Partout on voit les hommes tuer. Ils savent que c'est mal, mais leur esprit est engourdi et n'intervient pas au moment décisif, car il ne fonctionne pas à travers un bon canal. De sorte, que pour nous tout au moins, qui nous efforçons d'étudier les lois de l'évolution et celles qui s'appliquent plus particulièrement à notre vie quotidienne, la chose essentielle à faire, le premier échelon à gravir, c'est de rendre notre jugement clair et de décider jusqu'à quel point nous pouvons mettre les enseignements reçus en pratique.

Les philosophes et les grands Instructeurs ont établi certaines règles pour la conduite de l'Homme, mais ils savent tous que l'Homme avance jusqu'à un certain point, et là s'arrête, n'osant plus poursuivre, ne sachant plus juger où le conduirait le pas suivant, le pas qu'il s'apprête à faire. Si vous vous décidez à faire ce second pas, il faut tout d'abord que vous deveniez impersonnel, si impersonnel que vous puissiez examiner jusqu'aux qualités de votre propre mère avec les yeux d'un étranger. L'autre jour je discutais avec un ami au sujet de l'impersonnalité, il se disait impersonnel vis-à-vis de tout le monde, pouvant, disait-il, voir les bonnes et les mauvaises qualités des gens et juger quand ils avaient tort ou raison. Mais, quant il fut question de sa femme, il dit qu'il préférait ne pas l'examiner impersonnellement ! C'est ainsi que la plupart d'entre nous — et tout le monde, même, je crois, — manque de grandeur. Nous ne sommes pas capables de nous juger avec la même inflexible logique que nous employons à juger les autres, et c'est pourtant indispensable, si nous devons acquérir cette grandeur, que nous devrons atteindre tôt ou tard, car il ne peut en être autrement. Quoi qu'il soit dans la nature même de l'homme de devenir grand, si nous voulons toutefois nous prendre plus particulièrement et plus rapidement en main, la première chose à faire est de nous examiner, ainsi que tout ce qui surgit au cours de la vie, qu'il s'agisse de nationalité, d'amour, ou d'autre chose, avec une impersonnalité telle, qu'examinant toutes ces questions comme en dehors de nous-mêmes, nous saurons toujours exactement quel chemin suivre ou non. Bien des Instructeurs ont exprimé cette idée : « Examinez toute question pour sa valeur propre, non pour la valeur que vous lui attribuez, car votre conception d'une valeur, ainsi que la mienne, sont forcément limitées, puisque notre intelligence est limitée. Examinez autant que possible la valeur intrinsèque d'une question, non la valeur que vous lui donnez ».

De même dans notre vie journalière. Nous savons qu'il y a beaucoup de choses que nous devons faire ou ne pas faire, mais notre esprit n'est pas assez fort et assez logique pour juger et comprendre une chose lorsqu'elle se présente. Nous la regardons toujours du point de vue personnel et nous suivons à son égard le chemin qui nous est le plus facile. Il en est encore ainsi pour l'évolution. L'homme doit considérer, et le côté extérieur et le côté intérieur de sa nature. Ils sont en désaccord et constamment en lutte. Si vous vous examiniez tranquillement, vous reconnaîtriez que l'homme est double,

car c'est une vérité naturelle, il en est ainsi de toute créature. Il y a toujours «l'intérieur» et «l'extérieur». Aussi, quand la nature intérieure veut agir et se donner libre cours dans la vie, la nature extérieure y fait obstacle avec ses plaisirs, et ses désirs, limitant les désirs intérieurs. Cette lutte constante dure jusqu'à ce que l'homme atteigne le stage où sa nature intérieure arrive à dominer complètement et où la nature extérieure assume automatiquement le second rôle.

Vous verrez qu'à mesure que les hommes évolueront, ils deviendront capables de s'examiner logiquement, et pour ainsi dire cruellement. Jusque-là, en tant qu'êtres humains nous ne serons pas civilisés, car, à mon avis, le terme de civilisation dans son sens le plus précis, s'applique, non à quelques-uns, mais au monde entier.

A mesure que les hommes avancent sur le Sentier que tant d'Instructeurs ont foulé, que nous foulerons une fois, et qui nous semble maintenant si lointain, je pense qu'il est essentiel que nous décidions quel sentier nous allons suivre, et comment nous le suivrons. Vous pouvez suivre le cours d'eau d'un fleuve, être emporté par le courant et vous trouver sans le savoir rejeté par le reflux dans les eaux mortes des rives. C'est ce qui arrive à tous les mouvements religieux du monde. Ils semblent partir à marée haute, dans un grand enthousiasme, puis, quelques temps après, ils sont immobilisés dans les eaux stagnantes de la vie. Or, en tant que théosophes, ou en tant que ce qu'il vous plaira d'être, mais aussi longtemps que vous serez capables de pureté, de pensées et d'actions droites, vous ne devez pas vous laisser glisser dans les eaux stagnantes de la vie. C'est un grand danger. Pour y parer, tout homme doit veiller continuellement sur son être extérieur, sinon celui-ci se désagrège pour ainsi dire, s'amoindrit, devient étroit et limité. C'est cette surveillance continuelle qui seule peut nous aider, c'est la pensée claire et droite dirigée sur nous-mêmes aussi bien que sur les autres, qui peut seule nous donner de l'énergie, des idées, de l'enthousiasme et tout ce qui vaut la peine d'être possédé. Sans cela, nous demeurerons dans un état de stagnation, comme tant d'êtres qui se tiennent pour satisfaits parce qu'ils ont trouvé un idéal, sans toutefois l'avoir jamais mis en pratique.

Tous les Sages et tous les Maîtres de l'humanité ont insisté les uns après les autres sur cette pensée : « Faites ce que logiquement et dogmatiquement vous savez devoir faire, ne vous laissez pas aller vers le moindre effort, mais luttez toujours pour accomplir et atteindre le plus difficile. »

Lorsque l'homme avance sur le Sentier il se fait en lui un rappel de force émotionnelle, car l'émotion n'est pas vaincue alors qu'elle paraît céder, vous croyez l'avoir absolument sous votre contrôle, et l'instant d'après vous êtes submergé, emporté, noyé par elle. Aussi l'homme, s'il doit devenir grand et divin, comme il l'est dans la réalité, doit se surveiller du matin au soir, sans s'arrêter une seconde, de peur que sa nature inférieure ne reprenne de nouveau libre cours. Il faut qu'il se surveille comme l'on surveille un instrument très délicat qui continuellement se détraque. Il doit sortir en quelque sorte de lui-même et regarder objectivement sa nature inférieure. comme si elle était une magnifique dynamo qu'il doit maintenir très propre, afin qu'il ne lui refuse pas ses services juste au moment où il en aura besoin.

Comme théosophes, comme chrétiens ou autre chose, cela n'a pas d'importance, nous soutenons cette lutte entre les désirs de la nature intérieure et ceux de la nature extérieure. Du moment que cette lutte existe, nous pouvons espérer, car c'est un signe de notre réveil, il n'y a que ceux qui sont à moitié éveillés qui la soutiennent, et sans elle, malgré tout notre savoir et les plus belles opportunités, nous deviendrions inutiles, hésitants et vains.

Il faut que nous devenions de véritables aides, le monde en a tant besoin ! Il n'a pas tant besoin d'idéalistes, de rêveurs, que de gens actifs, qui peuvent montrer aux hommes que leurs idéals sont aussi magnifiques, aussi merveilleux que leur Être même et qu'ils peuvent les réaliser.

C'est à nous, jeunes, qu'il appartient de faire cet effort, et de prouver tout au moins que nous prenons notre tâche au sérieux.

J. Krishnamurti,
(*Herald of the Star*, juillet 1923.)

AUX AMIS DE LA PAIX

— Voici bientôt dix ans que le doux et bienheureux mot de Paix ayant perdu toute signification réelle, est devenu un terme désuet qui fait sourire, lorsqu'il ne provoque pas l'indignation.

Mais pour les hommes dans le cœur et la vie desquels ce mot a gardé un sens intégral, la vision du monde actuel toujours plus étroitement ligoté dans d'inextricables complications,

toujours plus asservi aux forces matérielles, toujours plus effrontément exploité par la cupidité des corsaires de la finance internationale, ceux-là, en vérité, ne peuvent éprouver qu'une indicible mélancolie et les plus légitimes appréhensions.

— Ce n'est pas la lecture de la grande presse qui est faite poir rassurer ces amis de la Paix. En effet, c'est, avec un soin jaloux qu'elle évite de mentionner tout événement de nature à inspirer quelque réconfort moral, quelque espérance, et, lorsqu'elle y est contrainte, elle le commente avec un scepticisme et un esprit de dénigrement systématiques.

— Mais cette hostilité, tacite ou évidente, n'a pas ébranlé la foi de ceux qui croient, à l'encontre « de la logique, du bon sens, et du jeu des lois économiques » qu'il est d'autres méthodes plus efficaces de solutionner les conflits, que les moyens de coercition et de violence préconisés par une presse servile, soutenue par une opinion publique dont elle a éveillé et exacerbé les plus mauvais instincts.

— Nul ne conteste que la crise actuelle est démesurée, proportionnée à la violence des passions qui l'ont déchaînée, à la longueur du conflit qui l'a précédée, à la tension des espérances, à l'immense effondrement des illusions.

— Sans doute, est-il logique que le plus formidable conflit qui ait jamais dressé les peuples les uns contre les autres, laisse dans son sillage des ravages multiples et gigantesques.

Mais, vu l'immensité de la tâche qui nous est assignée, n'est-il pas juste que nous ayions quelque droit à rechercher et à exiger l'emploi des moyens qui nous faciliteront la liquidation de cet héritage de douleurs? Deux moyens s'offrent à nous:

Ou bien continuer à se servir encore et toujours des méthodes dont l'emploi a suscité la catastrophe actuelle, avec le fol espoir qu'un mauvais arbre pourrait donner de bons fruits.
— Ou bien, se refuser à reconnaître l'omnipotence de ces moyens exclusivement matériels, et faire un appel véhément aux potentialités spirituelles de l'humanité.

Il est un réservoir secret où l'on trouve, chacun de nous le sait, le courage du sacrifice, et dans lequel plongent les racines d'héroïsmes, beaucoup plus fréquentes qu'on ne se plaît à le reconnaître.

Il ne s'agit pas ici de quelque chimérique espérance, mais du développement de cette force effective, auquel nul n'a jamais fait un vain appel, lorsqu'il s'est agi de réaliser les plus hautes aspirations.

C'est cette seconde méthode, à savoir la mise en œuvre simultanée, en vue d'un but collectif, des forces les plus nobles

de l'individu, que prétendent employer les groupements dont nous allons brièvement signaler les activités.

L'été qui vient de s'écouler fut tout particulièrement fertile en manifestations pacifiques, et pacifistes. Ce fut une foison de Congrès et de Réunions de toutes sortes au cours desquels les événements actuels ont été examinés sous tous leurs angles, par des hommes qui se sont librement recherchés et groupés afin de travailler ensemble à la création d'une ère nouvelle.

— On a communément, et à juste titre sans doute, quelque scepticisme à l'égard de l'utilité pratique de ce genre de réunions, plus fécondes en paroles qu'en actes. Mais il semble que dans le cas particulier qui nous intéresse, les organisateurs, comme les participants, de ces réunions, n'aient pas eu la ridicule prétention d'attendre de ces assises quelque résultat immédiat. Ils savent en effet, que la paix est avant tout un *état d'âme*, une disposition intérieure, comme ils savent qu'elle est la suprême reconnaissance promise « aux hommes de bonne volonté ».

Or c'est à chercher le meilleur moyen de répandre cet esprit de bonne volonté que se sont exercés les divers Congrès qui ont eu lieu, et ceux qui ont eu la bonne fortune de participer à l'un, ou plusieurs d'entre eux, savent qu'il s'y est accompli dans ce sens un solide travail de fond.

C'est la Société des Amis (Quakers) qui a inauguré cette belle série, par leur Assemblée annuelle (Angleterre 25-26 juin 1923) au cours de laquelle ils ont adressé un pressant appel « au concours des âmes ardentes bien résolues à ne relâcher en rien leurs efforts, jusqu'à ce que ce manifeste un esprit de bonne volonté qui nous permette de nous détourner des luttes et des haines de l'heure actuelle, et d'édifier les bases d'un solide accord reposant sur la justice et la vérité. »

— Ils ont fait suivre cette assemblée générale annuelle, d'un Cours de Vacances (Honfleur, 22 juillet-1er août) consacré à l'étude et à la discussion des problèmes internationaux, étudiés sous leur jour historique, économique, et sociologique.

— Après, ce fut la Semaine organisée à Nybord, Danemark (26 juillet-2 août) par le « Fellowship of Reconciliation » dont le Credo est le suivant :

« Nous croyons que les injustices, la guerre et tous les maux, ne peuvent être vaincus que par l'amour de Dieu, manifesté dans la personne de Jésus, et agissant à travers les hommes. — Nous cherchons, comme d'autres aussi, à instaurer au milieu des antagonismes actuels qui divisent les individus, les classes et les nations, une famille chrétienne, indivisible. Avec une grande diversité de moyens et une entière liberté, nous nous

efforçons, par la pensée et l'action, à nous retrouver dans l'unité de l'Esprit. »

— Ensuite ce fut le IIIe Congrès International Démocratique qui malgré les circonstances particulièrement défavorables se tint en Allemagne non occupée (4-9 août) à Fribourg-en-Brisgau. — Ce Congrès fut organisé par « la Jeune-République » et présidé par Marc Sangnier, député de Paris. Plus de 800 congressistes répondirent à l'appel et vinrent discuter « le Nationalisme et le Désarmement ». — Les réunions de ce Congrès, où Français et Allemands discutèrent tous les points les plus délicats du différend qui les divise, furent empreintes d'une telle sérénité et d'une telle bonne volonté réciproque, malgré l'inébranlable fidélité de chacun à ce qu'il y a d'intangible et de sacré dans l'amour de son pays, que c'est à juste titre que Marc Sangnier a pu déclarer : « Vous avez fermé les frontières matérielles, mais nous avons ouvert les frontières morales ».

Puis, ce fut à Constance (10-15 août) le Congrès de « La Ligue Internationale Catholique » dont les assises furent tenues pendant deux jours entièrement en *Esperanto*, et où l'on discuta bien que sous un angle plus spécifiquement confessionnel, quelques-uns des plus angoissants problèmes de l'heure.

— « La Ligue Internationale des femmes pour la Paix et la Liberté », avait choisi la seconde quinzaine d'août, pour tenir à Podebrad, (Tchécoslovaquie) son Cours de vacances annuel.

C'est aussi durant le mois d'août que la « Ligue pour l'Éducation Nouvelle » a tenu sa conférence, annuelle également.

La circulaire d'invitation insistait sur le fait que « c'est de l'Éducation que dépend le bien-être de chaque pays, ce qui ne saurait être réalisé qu'en écartant toutes les causes de malentendus internationaux qui divisent les citoyens du monde en camps rivaux et armés. Et, ce qui plus est, il s'agit d'assurer à la jeunesse d'aujourd'hui, la possibilité, avant qu'elle n'ait été contaminée, de se développer dans une ambiance qui rende le maintien des conditions actuelles tout à fait impossible. »

Il faut encore mentionner « la Semaine de Réconciliation » (13-19 août) qui a eu lieu en Hollande et à laquelle les citoyens d'Utrecht invitaient leurs amis Français et Allemands à venir chez eux, pour chercher dans un esprit de réconciliation une solution à la question de la Ruhr.

Il ne faudrait pas oublier non plus, une Décade de l'Abbaye de Pontigny (13-23 août) qui fut consacrée à la Société des Nations.

— Cette nomenclature, déjà assez significative, est sans doute incomplète. — Mais elle suffit à donner une idée de l'extension que prennent ces idées de réconciliation et de paix

internationale et de la diversité des milieux où elles naissent, et se développent.

— Cette multiplicité fait parfois sourire les esprits chagrins, mais il nous semble, tout au contraire, que c'est un grand avantage, et qu'il n'y aura jamais trop ni même assez de ces mouvements. En effet, chacun d'eux est une cellule nouvelle qui vient s'ajouter à ce corps en formation, chacun d'eux touche des nouveaux milieux, et recrute des adhérents que d'autres organisations n'avaient pu atteindre.

Le jour où ces groupements seront suffisamment nombreux, la force qui leur a donné jour, les contraindra à fusionner et à constituer, enfin, un élément suffisamment important, pour évoluer hors de la sourde période des gestations vers une activité qui ne passera plus inaperçue. Ce jour-là les soldats de la paix seront une puissance avec laquelle le monde devra compter.

Les adversaires de ces idées escomptent sans doute les divisions inévitables, que de pareilles fusions ne manquent de susciter dans toute entreprise humaine. Nous n'en nions pas la possibilité, mais nous croyons que ces mouvements ont en leur faveur un élément qui diminue ce danger et qui le différencie complètement des précédentes « Internationales », socialistes, révolutionnaires, ou même pacifistes. C'est que, très nettement différents entre eux dans leur couleur politique, sociale ou religieuse, ils ont une note commune assez nouvelle et qui pourrait justifier les espérances qu'ils ont su inspirer. Il s'agit ici de cette conviction intime, que même les problèmes internationaux, celui de la paix en particulier, sont à l'encontre de ce qu'on pourrait croire, non pas *extérieurs à l'individu* mais bien au contraire *intérieurs* et essentiellement d'ordre moral.

— En effet, tous les maux dont nous souffrons actuellement ont leur origine en chacun de nous isolément, et dans notre incurable égoïsme. Ce serait puéril de le répéter, n'était-ce qu'on se trouve dans l'obligation de rappeler que, pour commencer une activité sociale ou internationale quelconque, il faut débuter par un sévère examen de soi-même. Le résultat de cet examen n'est pas douteux, et c'est à la lueur des clartés qu'il donne, que l'individu sincère constatera tout ce dont ses manquements l'ont rendu responsable, et combien en luttant contre soi au service de tous, il peut s'employer utilement à l'avènement de jours meilleurs.

— C'est cet appel à la *responsabilité individuelle* qui fut le leitmotiv de la plupart des réunions dont nous venons de parler, et qui les a empreintes d'un caractère tout particulier de calme, de véracité et de tolérance.

— Que nul ne se plaise à croire que ces questions ne le concernent pas. L'abstention est une action elle aussi, car servir est tellement une loi, que nous servons alors même que nous croyons ne pas le faire et que nous venons grossir les rangs de ceux dont l'étendard porte la devise : *Non serviam*.

— Chaque groupement, religieux, social ou national ne vaut exactement que ce que vaut chacun des individus qui le composent et voilà pourquoi nul ne peut éviter de jouer un rôle dans l'évolution du monde.

Il est dit dans l'Évangile : « Apprenez la similitude du figuier : Quand ses branches commencent à être tendres, et qu'il pousse des feuilles, vous connaissez que l'été est proche. »

C'est aux semailles de la paix que chacun de nous est appelé, et qu'il doit répondre avec tout le meilleur de soi-même. Peu importe la forme extérieure qu'il choisira pour manifester ses intentions pacifiques; elle différera à l'infini selon le caractère et le milieu de chacun, mais c'est dans la sincérité de l'adhésion intérieure à la volonté de paix que tous deviendront profondément unis.

Le but de ces lignes est de faire savoir aux amis de la Paix, solitaires ou découragés, que malgré les sarcasmes ou l'incompréhension que rencontrent leurs plus hautes aspirations, ils ne sont plus ni seuls, ni isolés. De par le monde entier il est des êtres, chaque jours plus nombreux, qui, lassés par l'aspect des choses environnantes, refusent de reconnaître pour bonnes, les conceptions de la vie dont le credo est une négation de cette charité « plus forte que la mort », et qui disent résolument « non » aux choses telles qu'elles sont, afin de se donner tout entier à la préparation des temps tels qu'ils doivent être, afin que les rêves deviennent réalités, en se réalisant.

Raymonde GLAENZER.

LE RADIO-DIAGNOSCOPE DU DOCTEUR BISSKY

Nos lecteurs, auxquels nous avons été heureux de faire connaître la merveilleuse méthode Abrams, dans notre numéro de de juillet, seront certainement également très intéressés par l'invention du Dr Bissky que nous leur présentons aujourd'hui par l'entremise de deux articles parus récemment, l'un en Russie,

dans le journal Kurier Poranny, *l'autre en Suisse dans la* Tribune de Genève *du* 3 *octobre* 1923.

Le Dr Bissky est Russe. Avant la guerre, il avait une grande clinique à Kiev où il appliquait sa méthode, celle-ci remontant déjà à une dizaine d'années. Le Dr Bissky est à présent en résidence à Genève où il s'efforce d'approfondir et de perfectionner chaque jour davantage son étonnante découverte.

La vérification mécanique des diagnostics.

« *Tribune de Genève* » — 3 *octobre* 1923

Nous avons eu fréquemment l'occasion de dire ici même que la science moderne nous réservait, à brève échéance, bien des surprises. La dernière qui soit arrivée à notre connaissance est l'invention d'un médecin ukrainien, le Dr Bissky, fixé actuellement à Genève, qui, à la suite d'expériences qui ont duré une douzaine d'années, a réalisé un instrument permettant de vérifier les diagnostics à l'aide de radiations électriques, d'où son nom de « radio-diagnoscope».

Cet appareil, éminemment simple quant à sa conception, consiste principalement en une bobine de Ruhmkorff, dont les courants induits sont appliqués de façon à traverser le cerveau d'un être humain, sujet de l'expérience.

Une longue pratique a permis au Dr Bissky de déterminer sur la peau du crâne certains points qui correspondent à la position des centres nerveux renfermés dans le cerveau. Si le patient tient à la main une électrode reliée à l'un des pôles de la bobine et que l'on mette l'autre électrode en contact avec l'un des points précités, le courant induit par la bobine traversera le centre nerveux correspondant, et le patient éprouvera une sensation différente, suivant l'état du centre nerveux ou de l'organe en relation avec lui.

Les sensations eprouvées passent, bien entendu, par toute la gamme des acuités, mais, pour simplifier, l'analyse se borne à quatre degrés : la sensation de contact (électrisation), celle de vibration, celle de pression, celle de douleur.

L'inventeur a réussi à situer sur la peau du crâne 72 points différents représentant la projection des centres moteurs, des centres des organes, des facultés et des fonctions physiologiques. Si, par exemple, le patient tient à la main l'électrode positive de l'appareil, et que l'expérimentateur, prenant dans sa main gauche l'électrode négative, touche de l'index le

point du crâne Nº 35, correspondant à la volonté, la simple sensation de contact, se traduisant par le picotement caractéristique du passage du courant électrique ondulatoire, signifiera que le patient possède une volonté ferme. La sensation de vibration signifiera une volonté légèrement affaiblie ou fatiguée. La sensation de pression montrera une volonté déjà plus affaiblie que fatiguée, enfin la douleur sera l'indice d'un caractère débile.

Le même disposition s'applique aux points correspondant aux organes. Si l'on veut connaître l'état du foie, par exemple, l'expérimentateur touchera le point Nº 2. Si le foie présente des troubles d'origine nerveuse il y a vibrations. Les petites douleurs ou les coliques hépatiques provoquent la sensation de pression. Les troubles graves causent une douleur d'autant plus grande qu'ils sont plus prononcés. S'il y a lieu à opération la douleur est insupportable.

Il convient de remarquer que les 72 points en question existent de chaque côté du crâne. Suivant le côté sur lequel on opère, le diagnostic est différent. S'il s'agit des facultés, les points des penchants innés se trouvent du côté droit de la tête, ceux des penchants acquis ou développés se trouvent du côté gauche. En outre, certains des points considérés comportent des subdivisions, ainsi le point correspondant au centre organique des mâchoires possède quatre subdivisions indiquant la mâchoire supérieure, la machoire inférieure, les dents supérieures, les dents inférieures. Celui correspondant aux organes génitaux, qui a la grandeur d'une pièce de cinq francs possède cinq subdivisions.

On sait que la position exacte de tous les centres nerveux existant dans le cerveau est encore imparfaitement connue, quoique certains d'entre eux aient pu être fixés assez exactement. La physiologie établit ces positions d'après la recherche des points de l'écorce célébrale dont l'excitation artificielle donne lieu à des mouvements analogues à ceux qui se produisent sous l'action de la volonté. Nos connaissances personnelles en anatomie, en physiologie et en médecine sont trop imparfaites pour qu'il nous soit permis d'exprimer une opinion quant à l'importance que peut atteindre la découverte du Dr Bissky. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les expériences exécutées par le docteur sur nous-même et sur d'autres personnes, en notre présence, paraissent démontrer la réalité des phénomènes annoncés. En explorant notre écorce célébrale au travers de notre crâne, il nous a confirmé certaines aptitudes que nous savons déjà posséder. Il nous

a dit notamment qu'en littérature nous n'étions pas capable de traiter autre chose que des sujets concrets et positifs, ce dont nos lecteurs ont déjà dû s'apercevoir. Puis il nous a rassuré quant à notre santé, que nous avions d'ailleurs considérée jusqu'ici comme excellente. Expérimentant devant nous sur une autre personne, il a découvert certaine nervosité organique et certains troubles circulatoire, tous deux réels, mais qui ne pouvaient se traduire par aucun signe extérieur.

Passant du domaine de la physiologie à celui de la technique, il était du devoir de notre profession d'examiner à l'aide de quels dispositifs l'inventeur était arrivé à la réalisation de son instrument.

Quoique la nature intime des réactions physiques et chimiques ayant leur siège dans le cerveau soit encore inconnue, on peut admettre qu'il fonctionne à la façon d'un générateur électrique émettant des ondes qui transmettent à nos organes par l'intermédiaire des nerfs, les ordres dictés par notre volonté et recevant également par les nerfs les sensations éprouvées par ces mêmes organes. Les nerfs sont formés d'une substance grise qui fait l'office de conducteur, entourée d'une tunique blanche qui représente l'isolant. Le cerveau est à la la fois le siège des centres moteurs qui obéissent à la volonté et l'organe récepteur des sensations, tandis que le cervelet est surtout un organe d'orientation et d'équilibre, et que le bulbe est le centre des mouvements réflexes, indispensables à la vie (cœur, poumons). L'encéphale formé du cerveau, du cervelet et du bulbe, prolongés par la mœlle épinière et le réseau des nerfs, constitue un ensemble très complexe, générateur et transmetteur d'ondes, récepteur de sensations dont l'enregistrement constitue la mémoire.

Des expériences, effectuées à l'aide d'instruments très sensibles, ont permis de déterminer la fréquence des ondes du flux nerveux qui ne dépasse guère cinquante périodes par seconde. Pour agir efficacement sur le système nerveux, il fallait donc réaliser un générateur d'ondes électriques de même fréquence, ou de fréquence harmonique (multiple de la fréquence primitive par 3, 5 ou 7). L'appareil du D[r] Bissky devait donc fournir un courant ondulatoire ne dépassant pas la fréquence de 350 vibrations par seconde, et l'expérience a effectivement démontré qu'au delà, il cesse d'être efficace. Il fallait aussi obtenir des ondulations parfaitement régulières; toute irrégularité se traduisant dans le système nerveux par des chocs, qui faussent les sensations. Après quelques essais infructueux, l'inventeur eut l'idée heureuse de s'adresser à

notre concitoyen René Thury, habile à réaliser les tours de force techniques dans le domaine de l'électricité, qui créa spécialement dans ce but un trembleur robuste à double contact, possédant le minimum d'inertie et permettant la fermeture et l'ouverture franches du circuit primaire de la bobine d'induction. M. Thury étudia également la construction d'une bobine parfaitement isolée, ne pouvant donner lieu à aucune étincelle interne, par conséquent à aucune cause de perturbation. L'ensemble de l'appareil, ainsi rationnellement établi, est complété par une résistance réglable qui permet de faire varier l'intensité du courant dans le circuit primaire de la bobine. On peut ainsi obtenir la pénétration dans l'organisme d'un courant d'intensité variable avec la sensibilité du sujet.

Nous avons pu nous convaincre de la régularité parfaite du courant ondulatoire généré, grâce à la sensation qu'il produit. Lorsque l'organe ou le centre nerveux exploré est passif c'est-à-dire ne donne pas lieu à réaction, la sensation est à peu près celle d'une pluie fine, ou plutôt d'un léger bombardement sur la peau du crâne. Cette sensation s'accentue au point de devenir gênante lorsque le centre nerveux exploré correspond à un organe lésé ou à une faculté fortement développée.

Si les espérances que fait naître cette découverte se vérifient, l'avenir qui lui est réservé peut paraître très séduisant. On conçoit qu'entre des mains expertes, le radiodiagnoscope doit servir en médecine à déceler les affections internes cachées à l'exploration directe, et cachées souvent au médecin par le patient. En criminologie, il est peut-être capable de faire discerner si le méfait que l'on juge est dû à une prédisposition, auquel cas il relève de l'aliénation mentale, ou a une pratique du crime. Entre les mains de l'éducateur, il permettra de trouver la véritable voie dans laquelle doit être engagé l'élève. Il montrera, comme on disait naguère, si tel enfant a la *bosse* des mathématiques, des sciences, des arts.

Nous ne cacherons pas que les expériences au cours desquelles nous fûmes tour à tour patient et spectateur, nous ont séduit nous-même; mais comme il s'agit là d'une matière en laquelle notre compétence est trop modeste, nous nous contenterons de souhaiter bonne chance au Dr Bissky, espérant que des savants, plus compétents que nous, étudieront sans parti pris, la valeur de sa découverte, y joindront leurs propres observations et permettront ainsi à l'ensemble des sciences qui ont pour but l'amélioration des conditions de la vie humaine, de faire un grand pas de plus.

Henri BESSON

Radiodiagnoscope et la définition des capacités de l'homme.

(Extrait du " Kurier Poranny ".)

« Par ses intéressants travaux, le Dr Bissky a constaté l'action directe des détentes électriques sur le fonctionnement du système nerveux central. Il est incontestable que sous l'action du courant électrique, se forment dans chaque cellule verveuse, des courants alternatifs d'auto-induction.

Le Dr Bissky essaye d'influencer ces phénomènes compliqués de caractère électro-chimique, à l'aide de son Radiodiagnoscope, appareil d'induction, relié avec un électroscope. Il suppose qu'à de certaines capacités de l'homme correspondent certains centres nerveux dans le cerveau.

Le développement excessif, ou au contraire insuffisant de ces centres, se révèle par les différents degrés de leur capacité d'électrisation. Le Dr Bissky définit ce degré à l'aide du galvanomètre statique (au miroir) d'Epton.

En excitant les centres nerveux, il espère pouvoir dévoiler les capacités d'un homme, c'est-à-dire, définir le degré de leur développement, d'après la réaction électrique des cellules nerveuses.

« Prenons par exemple le centre de la parole, dit Bissky, nous pouvons définir si la personne possède le talent d'orateur ou non. Les personnes qui ne possèdent pas le talent d'orateur ou une facilité particulière de la parole, n'éprouvent, sous l'action du courant, aucune réaction douloureuse dans le centre reconnu pour cela. Plus la capacité est développée, plus le centre réagit par une sensation de douleur pendant l'électrisation avec le radiodiagnoscope. » Il en est de même pour les autres capacités, telle que la musique, dont le centre a été récemment mentionné chez nous a un certain siège défini dans le cerveau. Selon Bissky, l'application de cette méthode serait surtout de grande utilité dans l'antropologie criminelle.

L'inventeur applique aussi le radiodiagnoscope dans un but thérapeutique pour exciter ou affaiblir différents centres moteurs ou sensitifs du cerveau. Il l'a, du reste, démontré publiquement à Varsovie.

Peut-être les espérances de pouvoir définir les capacités de l'homme d'après la méthode du Dr Bissky, sont-elles quelque peu exagérées; mais il est incontestable que par ces recherches et ces hypothèses hardies, l'inventeur ouvre une voie fructueuse.

Conformément aux dernières données scientifiques, il considère, l'ensemble des cellules nerveuses comme un réseau compliqué de corps conducteurs, où se forment et s'influencent mutuellement et sans cesse, des courants inductifs. Il considère le cerveau comme le cohéreur d'un télégraphe sans fil, qui se ferme et s'ouvre automatiquement. En effet, on sait maintenant que dans chaque cellule nerveuse, sous l'action de l'électricité, se forme un courant comme dans un élément galvanique ; de plus, le courant alternatif du dehors fait naître dans les filaments nerveux des courants d'auto-induction comme dans une bobine de Rhumkorff. Tous ces phénomènes compliqués sont encore à étudier, mais on peut admettre que ces études électrodiagnostiques permettront d'influencer et de réveiller activement certaines capacités supérieures de l'homme.

L'ASPECT SPIRITUEL DE LA CITÉ INTERNATIONALE

Conférence donnée à la Société Théosophique de Bruxelles le 3 novembre 1923 (1)

Il y a quelques jours, au Palais Mondial, se tenait une réunion importante. On y discutait deux problèmes : l'exposition universelle de 1930 à Bruxelles et la Cité Internationale. Or, il advint qu'en faisant l'exposé des connexions souhaitables entre ces deux idées, nous exposâmes alors principalement, l'aspect économique et pratique de ce grand problème. Mais il est aussi un aspect spirituel, intellectuel à la Cité Internationale ; car, avant tout, la Cité Internationale est une Idée. Et de même que dans tout organisme et dans l'être qu'on appelle l'homme, il y a à considérer la matérialité et la spiritualité, à faire emporter le spirituel sur le matériel, de même la grande création qu'il est proposé d'entreprendre, doit avoir comme premier fondement, l'Idée. C'est d'elle que je voudrais vous entretenir ce soir.

A côté de l'Idée, et pour l'incorporer, il faut une institution ;

(1) D'après la sténographie.

un ensemble de fonctions bien organisées, un corps architectural et monumental; il faut enfin une méthode rationnelle, capable de faire arriver au but et des fins économiques auxiliaires permettant d'assurer les moyens pratiques d'agir. Je viens au milieu de vous pour obtenir vos adhésions et vos concours. J'y viens comme le croisé qui leva pour sa cause la plus considérable et la plus enthousiaste des armées, au cri de « Dieu le veut ».

Car, ce qu'il faut surtout, ce sont des volontés, des enthousiasmes, de la foi. Il faut croire que l'œuvre à édifier sera une œuvre belle, utile, une œuvre nécessaire.

***

Pour nous rendre compte de ce grand projet, créer une Cité Internationale, il importe d'abord d'évoquer en quelques mots l'heure du monde que nous vivons. Dans quelques jours, nous fêterons, nous commémorerons, ou nous pleurerons, le cinquième anniversaire de l'Armistice. La plus grande des guerres mondiales, des luttes de tous les temps, aura pris fin, il y a un lustre; elle-même avait duré près d'un lustre; si bien que c'est déjà dans un passé assez lointain que nous pouvons nous représenter ce qu'était en ses grandes lignes, le monde avant la guerre. Cette guerre, on ne saurait le répéter trop souvent, a mis aux prises 38 États; elle a tué ou fait mourir quelques 25 millions d'hommes; elle s'est étendue dans tous les sens, ne laissant indemne aucun domaine de la vie. Les neutres, les rares neutres qui existaient encore, n'ont pas été moins frappés, n'ont pas moins souffert, moralement et matériellement, que les belligérants, si nous faisons le bilan total des dix années. Commencée par des ultimatum de l'ordre purement diplomatique, la guerre n'a pas tardé à devenir une guerre de nationalités; elle s'est terminée par une guerre sociale, par une série de révolutions, les couronnes tombant les unes après les autres, tandis que très peu s'efforçaient de les ramasser. Alors on a compris tout à coup le problème qui se posait derrière tout ce tumulte des armées où il n'y avait plus d'ordonnées que les organisations purement militaires; ce qu'il y avait derrière le tumulte des passions, des angoisses, des souffrances de tous les peuples dressés les uns contre les autres. Et un sentiment immense vint triompher de toutes les complications accumulées autour des tables auxquelles étaient assis les diplomates. Les consciences ayant clamé

« Guerre à la guerre ! », « ce doit être la dernière guerre ! », ce fut la société des Nations qui naquit.

Cette Société des Nations, à laquelle aucun homme politique n'avait pensé, contre la fondation de laquelle tout semblait conjurer, est sortie de la volonté même des peuples. Même ceux qui durent présider à son arrivée en ce monde, le firent de si mauvaise grâce, que, dans la constitution qu'ils lui donnèrent, sous le nom de Pacte, ils s'efforcèrent, comme à dessein, de multiplier les contradictions, les limitations, les oppositions, d'y placer des germes de conflits de toute nature. Après le grand espoir, ce fut une déception. Ils établirent, en effet, que la Société des Nations ne serait pas universelle, qu'elle n'aurait pas pour but de mettre fin aux guerres, que toute guerre ne doit pas être considérée comme un crime contre l'humanité et par conséquent, ils laissèrent les choses à peu près dans l'état où elles se trouvaient auparavant. Elle a vécu 5 ans, la Société des Nations et dans aucun des tout grands problèmes portés devant l'opinion, dans aucune des difficultés moyennes d'où peuvent surgir de nouveaux conflits, elle n'a su prendre une grande, une belle, une noble attitude, ni se prononcer au nom des principes. Sans doute, l'organisation de Genève a fait des œuvres utiles; sans doute par sa seule existence, elle a écarté une série d'objections consistant à dire, par exemple, que jamais les peuples ne pourraient faire délibérer ensemble d'aussi nombreux délégués. Mais d'une manière générale, elle a terriblement aimé les petites choses. Dans sa fatale microphilie, elle s'est occupées longuement des Iles d'Aaland, du conflit de la Haute-Silésie; mais d'autre part, elle n'a pas consenti à envisager l'abolition des douanes, préférant en réglementer les formalités; elle n'a joué aucun rôle à la Conférence de Washington, après avoir laissé les Américains rentrer en Amérique; elle a admis comme tout à fait normal que, dans la guerre des Grecs et des Turcs, les États, tout en se proclamant neutres, puissent fournir des armes aux belligérants. Enfin, quand le coup de Corfou a soudain troublé la quiétude de l'assemblée réunie à Genève, nous avons assisté à la capitulation du Conseil de la Société des Nations devant le nouveau maître de l'Italie.

Il résulte de tout cela que la Société des Nations actuelle ne peut être considérée que comme un premier essai; c'est ce que nous appellerions, s'il s'agissait de matière industrielle, le modèle numéro 1. Il doit être suivi d'autres modèles. Sans doute sans le premier on ne saurait arriver aux autres. Mais il ne faut pas être satisfait de l'œuvre accomplie, et travailler à la

transformation radicale de la Société des Nations, alors qu'il en est temps encore. C'est nécessaire, si nous ne voulons pas laisser aller à l'aventure les choses du monde, c'est-à-dire instaurer en permanence l'anarchie au milieu des 1.800 millions d'êtres humains que nous sommes sur cette terre, répartis entre 70 États ayant chacun leur gouvernement à pleine souveraineté. L'anarchie, le désordre universel nous guettent; un rien peut les amener et déjà une partie considérable du monde est plongée dans un état tel que, par ses propres forces elle ne pourrait rétablir son équilibre. C'est un problème formidable à résoudre et pour lequel il importe que soient préparés des instruments adéquats.

*
* *

La Cité Internationale devrait être le modèle numéro 2 de la Société des Nations; et elle aurait précisément à s'inspirer de ce qu'ont négligé les constituants de Genève, à savoir : sur la base de la Justice et de la Raison, créer, en premier lieu, un édifice d'idées; en second lieu, un édifice de droit; et en troisième lieu, un édifice de pierre dans lequel deux autres structures viendraient prendre place, auquel elles viendraient donner la vie et la raison d'être. C'est donc, direz-vous, une organisation qui se propose d'aller au fond des choses, au plus profond des choses? Oui, répondrons-nous, car voici comment s'exprime le préambule du projet d'acte de fondation :

« Arrivée au point actuel de son développement, l'Humanité « doit prendre une conscience plus claire de la solidarité qui « unit tous ses membres. A travers la Terre entière, désormais « toute découverte, et occupée déjà par un milliard huit cent « millions d'être humains, les Peuples et les Nations, les Races « et les Classes, les Ages et les Sexes, sont rattachés les uns « aux autres par un réseau de mille liens. Que les hommes le « veuillent ou ne le veuillent point, leur activité individuelle « et collective forme, dans tous les domaines, une trame con- « tinue.

« Dans ces conditions, doivent désormais devenir communes, « et la lutte contre les éléments hostiles d'une Nature encore « insuffisamment dominée, et la recherche du Progrès et du « Bien-Être à attendre d'éléments favorables encore insuffisam- « ment utilisés.

« Après les épreuves douloureuses par lesquelles vient de « passer le Monde, la volonté, qu'il en soit ainsi, a besoin d'être

« solennellement affirmée. En même temps doit être affirmée la « confiance en les lumières apportées par les sciences, en l'ac- « tion exercée par les meilleures techniques, en l'harmonisa- « tion des intérêts obtenus par des essais sociaux de plus en « plus achevés.

« Mais cette volonté et cette espérance risqueraient de « demeurer vaines et stériles si quelque organisation générale « n'était instaurée pour leur donner une existence visible et « continue, et permettre aux éléments déjà partiellement orga- « nisés, de coopérer aux buts ultimes de la terrestre destinée « humaine.

« C'est pourquoi, présentement, est fondée la Cité Interna- « tionale. Elle est appelée à donner vie à l'ensemble de services « et de fonctions jugés nécessaires pour développer les consé- « quences des principes ici posés. Elle va leur assurer les « édifices et les installations matérielles utiles à cet effet, de la « même manière, dont, depuis des siècles, les hommes de toutes « les nations ont procédé lorsqu'ils fondèrent leurs cités pour « mieux protéger les organes de leur vie locale et nationale. « La Cité sera enfin le symbole et la représentation d'une idée : « l'Humanité prenant conscience d'elle-même, et de son « unité d'esprit et d'action, à travers la variété de ses expres- « sions ».

Voilà, dans toute leur ampleur, n'est-ce pas, et concrétisées, la pensée et l'aspiration de tous ceux qui méditèrent sur l'Humanité et son devenir, au cours des âges, la pensée des plus grands parmi les philosophes, parmi les savants, parmi les conducteurs d'hommes, parmi les grands prêtres, parmi tous ceux qui formèrent vraiment l'élite. Cette pensée, pourquoi donc ne pourrions-nous aujourd'hui l'affirmer, à notre tour, par la parole et par le geste? Pourquoi les audaces des créateurs nous seraient-elles interdites? Pourquoi faudrait-il que nous soyons condamnés à regarder toujours à nos pieds au lieu de porter les yeux vers le ciel et de fixer l'idéal?

Après avoir formulé à la fois le principe et l'idée, il s'agit maintenant de déterminer, en détail, les buts, les fonctions, l'esprit directeur de la Cité Internationale, de voir comment elle peut offrir pour la vie générale de l'humanité dans tous les domaines, un ensemble de moyens et de méthodes appropriées aux besoins actuels. Poursuivons la lecture du projet de statut.

« L'objet de la Cité Internationale, y est-il dit, est d'ac- « croître d'une manière coordonnée et continue, la somme du « Bien-Être matériel, de la Santé, du Savoir, de la Moralité,

« de l'Art, de la Spiritualité, en se plaçant au point de vue, « non de quelques-uns, mais de tous, au véritable point de vue « humanitaire et mondial.

« L'organisation se développera en un ensemble de fonctions, « institutions et services particuliers se rattachant à six ordres « d'activité : ordre intellectuel, scientifique et éducatif; ordre « moral; ordre esthétique; ordre hygiénique; ordre écono- « mique et technique; ordre social.

« La Cité offrira un lieu de concentration à tous les grands « mouvements dont la portée est universelle et internationale. « Elle offrira, aux gouvernements, les moyens pratiques de « demeurer en relations permanentes avec les organismes re- « présentant ces mouvements; et aussi les uns avec les autres « pour des buts non politiques.

« Le développement architectural de la Cité assurera un « prestige exceptionnel aux hautes fonctions qui doivent être « les siennes. Il lui apportera un vêtement d'utilité, de con- « fort et surtout de beauté sans lequel il ne saurait y avoir « d'expression complète des sentiments qui doivent animer et « inspirer les esprits.

« Pour la réalisation de son objet, la Cité s'inspirera des « vœux et recommandations dans lesquels les grandes Asso- « ciations internationales et les Congrès composés de délégués « de toutes les nations, ont exprimé les besoins généraux et les « aspirations les plus hautes de l'Humanité.

« La Cité agira en pleine indépendance et en dehors de toutes « les politiques particulières, de toutes les coalitions d'intérêts « économiques particuliers, de tous les groupements confes- « sionnels ou philosophiques particuliers. Mais, pour la réali- « sation de ses buts, elle fera appel à toutes les Associations « politiques, à tous les organismes économiques, à toutes les « Églises, et à toutes les Sectes ».

***

Ainsi définie, voici que la Cité internationale s'est déjà incorporée en des projets les uns sociaux, les autres architecturaux. Des artistes à la tête desquels sont placés Andersen et Hebrard ont, pendant plusieurs années, travaillé à mettre à jour et à produire une œuvre de haute valeur esthétique. Les Associations internationales ont dressé le programme des services et institutions à faire fonctionner. On est parti de l'idée qu'il faudra s'assurer un grand terrain, que ce terrain devra être consacré d'abord à tout ce qui pourra être construit

du plan dès aujourd'hui; et à tout ce qui pourra y être établi au cours des années prochaines, au cours de 50 ans, d'un siècle, voire de plusieurs siècles. Il s'agit de procéder de la façon dont les grandes villes se sont elles-mêmes constituées progressivement, quand ces villes avaient une âme, un esprit, une pensée, qu'une systématisation y était substituée au hasard, à tout ce que l'anarchie des marchands de terrains et des petits intérêts empêche de faire ailleurs. La Cité se développera donc graduellement. Achevée, voici de quoi elle sera composée : d'abord se présenteront les grandes institutons nécessaires à la culture physique; *mens sana in corpore sano*..

La conception de l'unité de la personne humaine doit faire donner à la santé physique le rang, la place qui lui revient dans une organisation bien établie. Or, ici nous ne sommes pas devant des abstractions, ni des impossibilités, voire des possibilités tellement lointaines que le mot « hypothèse » seul pourrait les caractériser. Vous savez que depuis des années tout le mouvement sportif a abouti à une grande organisation internationale qu'on appelle les « Jeux Olympiques » et qui est formée de la fédération de 18 associations sportives internationales. On a tenté de reconstituer ce que les anciens Grecs — qui avaient pour la culture physique la préoccupation que vous savez — avaient créé eux-mêmes sous le nom de Jeux Olympiques. Il s'agirait donc d'établir un grand stade avec tout l'outillage que nécessite aujourd'hui l'ensemble des exercices physiques et utiles à la coordination de la culture du corps.

Suivant les plans, viennent ensuite les éléments de l'ordre artistique. Et ici encore, peut-on dire, toutes les fleurs sont sur la table; il ne s'agit plus que de les réunir en bouquet. Depuis un quart de siècle les expositions d'art se sont multipliées et elles ont été internationales. Qu'elles aient lieu à l'occasion de grandes « World Fairs », ou qu'elles s'établissent en n'ayant en vue qu'elles-mêmes, ces grandes expositions d'art sont devenues aujourd'hui de véritables fonctions régulières de nos sociétés internationalisées. Elles comprennent : la peinture, la sculpture, les arts décoratifs. Il y aura donc dans la Cité de grandes galeries pour les arts. A côté d'eux, il y à la musique. Pour elle, de grands festivals ont été organisés internationalement, mais jusqu'ici ils sont restés sporadiques et itinérants, ils n'ont pas de centre fixe. Il faut, dans la Cité Internationale, que la musique ait son foyer permanent. Le théâtre aussi est déjà largement international et internationalisé. Dans sa forme la plus élevée, le théâtre est l'expression même de la vie collective; elle est l'incarnation en des

scènes et des personnages, de concepts et de sentiments qu'il s'agit de faire entrer dans la pensée des masses. Il faut donc que le théâtre international, face à face avec la musique, ait aussi son foyer. En outre, il faut, pour l'exercice de tous ces arts et les écoles dont ils auront besoin, que l'on réalise une collection à l'état naturel, de tout ce que les minéraux, les plantes, les animaux, peuvent apporter au sujet de la connaissance et de la compréhension de l'Univers. Cette collection sera réunie dans des jardins permettant aux artistes de s'en inspirer et aux savants de l'utiliser pour leurs observations comparées.

Vient ensuite la représentation dans la Cité de ces grands corps collectifs que sont les Nations. Il importe que les 70 pays actuellement organisés y aient leur représentation permanente dans un ensemble de pavillons, chacune ayant le sien propre. Ces édifices ne seront pas jetés au hasard de l'achat des terrains, comme il advient dans les expositions universelles, mais ils seront disposés selon un plan ordonné où les divers pays d'Europe, d'Afrique, d'Océanie, etc., viendront à leur place, représentant l'ordre extérieur et matériel dans lequel les peuples se présentent dans la réalité.

Du rêve et de l'utopie tout cela? Non pas. La première des expositions universelles date de 1855, à Londres, et c'est le peuple qui passe pour le plus pratique de tous, les Anglais, qui l'organisèrent. Ils n'en eurent pas eux-mêmes l'idée. Ici comme en tant de choses, les Français en conçurent le principe et cela au moment d'une grande commotion, la Révolution de 1848. Un homme qu'on range parmi les génies du siècle dernier, Proudhon, en formula pour la première fois le programme. Et depuis 1855, il y eut, en 1867, 1878, 1889, 1900, des expositions officielles qui furent édifiées à Londres, à Paris, à Vienne, aux États-Unis. En Belgique même, avant la guerre, les expositions se multiplièrent : à Anvers, à Liége, à Gand, à Bruxelles, une fois, deux fois, trois fois; et dans chacune de ces expositions universelles, n'avons-nous pas vu que les pavillons nationaux s'édifiaient avec la plus grande facilité, et qu'il y avait une belle rivalité entre les divers pays pour faire beau et grand. Il existe vraiment un besoin chez les peuples de se donner rendez-vous en un même endroit pour s'y représenter, rappeler leur histoire, faire connaître leurs caractères nationaux, affirmer leur signification dans le monde. Certes ce mouvement-là est un besoin et non pas une mode, puisqu'il date de 1855 et que, avec toujours plus d'ampleur, il s'est développé et renouvelé.

Mais, objectera-t-on que les Nations ont construit jusqu'ici en matériaux qui étaient du staff, du plâtre, tout au plus du bois et que cela ne répond pas au but ici poursuivi? Nous répondrons : autres temps, autres constructions. D'abord qu'on se rappelle que depuis quelques années la Belgique, comme d'autres pays, possède à Venise, pour l'Exposition universelle des Beaux-Arts, un pavillon permanent, en matériaux durs. Bien qu'il ne serve que quelques mois tous les deux ans, il est là toujours prêt à recevoir les œuvres de nos artistes. Rio de Janeiro a vu créer cinq palais nationaux en matériaux durs. Ils furent remis en dons par les Nations étrangères, après l'exposition, à la nation brésilienne. Celui de la France a été offert à l'Académie brésilienne. Voilà des faits. D'autre part, nous nous trouvons dans des conditions différentes de celles d'avant-guerre. La dignité du travail a été enfin reconnue et se manifeste par l'augmentation de salaire et les huit heures de travail, conquête humaine qu'actuellement il est presque impossible d'abandonner. Par suite, il s'est produit dans la construction un renversement complet dans l'ordre de ces deux facteurs : les matériaux et le travail. Il suffirait donc aujourd'hui d'une majoration relativement faible comparée à ce qu'elle aurait dû être avant la guerre. En outre, les procédés de construction dont le verre, le fer et le béton armé nous ont livré le secret, donnent la possibilité d'envisager la construction de pavillons et de bâtiments permanents. Et cela d'autant plus lorsqu'il s'agit d'une entreprise où l'amortissement peut porter sur 10, 20, 30 ans, alors que la dépense faite pour une exposition, ancien style, devait être amorti en six mois, parfois en quatre mois, à cause des retards.

Voilà donc pour l'ensemble des Pavillons, des Palais des Nations. Passons maintenant à ceux des services publics internationaux.

La vie internationale est devenue intense; elle n'a pas attendu la guerre mondiale pour se manifester; c'est précisément pour cela que la guerre a pris un caractère mondial. Or, cette vie internationale est dirigée, guidée par un certain nombre d'associations internationales, dont nous voyons coup sur coup fêter les vingtième, les trentième années d'existence. Elles forment des associations libres mais fédérées, qui envisagent dans la plénitude de leur indépendance les grands problèmes économiques et juridiques, ceux se rapportant à la vie intellectuelle, à la vie morale, à la religion — l'organisation internationale théosophique n'en est-elle pas la meilleure des preuves? — Ces diverses associations ont œuvré depuis des

années et ce sont elles, en vérité, qui ont créé le plan du monde futur, car il suffirait d'assembler les vœux, les aspirations, les normes, les idéalités que, dans des moments de foi et d'enthousiasme, ont proclamé et répété ces groupes d'hommes, pour avoir la plus admirable, la plus splendide des bases qui devrait être celle de la société de demain. Eh bien! ces associations internationales doivent avoir leur siège permanent dans la Cité Internationale. Une place où elles se trouveraient sur pied d'égalité avec les Nations, car, à cette condition seulement, nous résoudrons radicalement le problème qui nous est posé maintenant. Il y a deux manières d'envisager le groupement des intérêts humains, ou bien l'on prend pour base une circonscription donnée : ce sera la rue, le quartier, la ville, la région, la province, la nation; ou bien, au contraire, on n'envisage qu'une catégorie de fonctions, d'intérêts, de besoins, d'aspirations, de désirs; on s'occupera alors d'organiser la santé ou la science, l'art, l'enseignement ou le droit, en faisant abstraction de la circonscription, qui ne peut évidemment plus être maintenue actuellement, dans la plupart des cas, au degré de province, de nation, etc. L'homme, à notre époque, est engagé simultanément dans ces deux sortes d' «États», il est pris dans les armatures de ces deux sortes de sociétés, la société à base de circonscription et la société à base de fonction, de profession, de travail, de spécialisation. Lorsque nous aurons bien pu établir la coordination de l'une et l'autre de ces bases, nous saurons alors éviter les chocs inévitables et constants entre les États qui ont coordonné leurs intérêts à l'intérieur seul de leurs frontières et veulent, sans loi, les faire valoir au dehors. Les associations, elles, envisagent toujours la base universelle, pensent au point de vue de l'unité humaine, délibèrent selon les lois qui prennent pour base la terre tout entière, envisageant l'intérêt de toute l'Humanité.

Prenons l'exemple de la santé. Croyez-vous que ce soit dans la ville de Bruxelles seule qu'il faille combattre les dangers du choléra? ou savez-vous que c'est dans la mer Rouge que se trouve le foyer de cette terrible maladie? Et quand la famine est à nos portes, est-ce simplement en faisant venir d'une province dans l'autre les denrées nécessaires que l'on remédie à la situation? N'est-ce pas au contraire en les faisant venir de distances énormes alors que, par le jeu même des mouvements atmosphériques, les conditions s'équilibrent? Quand, dans l'hémisphère occidental, il y a des sécheresses ou quelque calamité météorologique, il advient, au contraire, qu'il y a des

compensations à trouver dans l'hémisphère oriental. C'est désormais sur cette échelle mondiale qu'il faut transposer la question des compensations de la production que l'on envisage encore trop souvent dans les limites étroites des frontières quand il s'agit d'assurer aux peuples leur pain quotidien. Ceci est particulièrement vrai pour le peuple belge : il ne peut assurer lui-même sa nourriture que pour deux mois sur douze; il est dans l'impuissance de produire la plupart des articles dont il a besoin; et est bien obligé de procéder à des échanges. Les associations internationales ont donc une place dans la Cité Internationale, qu'elles soient de l'ordre économique ou intellectuel. Il ne s'agira pas d'y opposer ces deux ordres l'un à l'autre, car le propre de l'ordre intellectuel est de faire avec intelligence, raisonnment et science, le travail humain. Une grande usine moderne, c'est une grande intelligence en action. Une grande société anonyme bien administrée, c'est un cerveau dont nous voyons le fonctionnement et ainsi de toutes les créations qui servent à satisfaire les besoins de l'ordre économique. Il y a cependant une manière rationnelle, scientifique, philosophique, d'établir une hiérarchie entre les besoins et de faire que, par des organisations de plus en plus puissantes, l'homme soit libéré de plus en plus de l'esclavage matériel et vise à des buts de plus en plus élevés, s'alliant étroitement avec la science et la spiritualité bien entendues.

Mais il faut préciser davantage. Que mettra-t-on dans ces palais, dans ces pavillons consacrés aux associations internationales? Sans entrer dans les détails, il importe de vous en faire une sommaire énumération. Pour cela il suffit de rappeler les grands organismes internationaux existants et qui tous demandent des installations définitives.

N'existe-t-il pas une Chambre internationale de Commerce? Elle fonctionne à Paris; ce n'est plus une création à faire. La Cité Internationale devra évidemment donner siège à cette association.

Un Bureau International du Travail? Il existe. Albert Thomas en est l'éminent directeur. Il possède des organismes déjà bien perfectionnés et qui contrastent étrangement avec ceux de sa voisine la Société des Nations (avec laquelle elle a d'ailleurs des relations assez étroites). La loi des 8 heures dans le monde, c'est l'œuvre du Bureau International du Travail dont la place est dans la Cité future.

L'Office International des Transports? Il existe, il fonctionne. Croyez-vous qu'il nous serait possible de partir

d'Ostende et, sans changer de voiture, d'arriver à Bucarest et à Constantinople, si l'unité économique des transports n'était déjà une réalité? Ce résultat ne s'obtient pas par un coup de baguette magique, mais bien par une entente raisonnée entre les hommes, administrateurs et techniciens.

Croyez-vous que nous saurons nous tirer de nos difficultés économiques sans une banque internationale et sans une monnaie internationale? Par suite simplement de la contagion — car la contagion existe en matière économique comme en matière hygiénique — nous sommes menacés, nous aussi, d'avoir à traiter avec des unités déterminées en milliards, billions ou trillions, c'est-à-dire en nombres astronomiques! Le problème de la monnaie internationale est posé. Donc, il faut nous préparer à voir naître des institutions comme la chambre de compensation internationale, l'office international de la monnaie, la banque internationale. C'est dans la Cité Internationale qu'elles s'installeront.

Aurons-nous un office international des assurances, un office international des brevets? Pour ce dernier, des signatures ont déjà été échangées à Paris, il y a deux ans et, si un petit groupe visant ses intérêts purement particuliers, n'avait prétendu que cela n'était pas intéressant — alors que les inventeurs du monde entier demandent à pouvoir être garantis par le brevet international — si nous n'avions eu des gouvernements s'intéressant, hélas! trop peu à ces questions, nous aurions déjà vu constituer l'Office International des brevets à Bruxelles. Sa place aussi est dans la Cité Internationale, comme celle de tous les services à créer pour la réforme des maux actuels.

L'utopie, c'est qu'on puisse continuer à vivre sans ce que l'on appelle utopie; ne pas voir ce qu'il y a de vermoulu dans les vieux arbres, de lézardé dans les bâtiments et de croire que sans réformes radicales et rapides, il sera possible de continuer!

Mais ce sont aussi les institutions internationales de l'ordre intellectuel qui ont besoin d'avoir un siège fixe et des installations appropriées. Ici, peu à créer; elles existent. N'avons-nous pas un Conseil International des Recherches? Oui, fondé après la guerre, et les savants du monde entier sont aujourd'hui répartis en unions physique, chimique, géologique, géodésique, etc., et dans toutes les sciences ils se concertent pour arrêter des programmes, décider des unités, discuter des méthodes. Ce n'est pas une utopie; cela fonctionne.

Le Bureau International des unités? Croyez-vous que si nous avons le mètre et le kilogramme dans les pays à système

métrique, il y ait beaucoup de raison pour qu'il n'en soit de même par toute la terre?

Le Bureau International des Poids et Mesures, qu'il faudrait doubler d'un bureau international des « standards », existe. Il fonctionne au pavillon de Breteuille, à Sèvres.

Aurons-nous un Institut International de médecine? Mais il existe. Ce n'est pas avec le seul argent de l'Université de Bruxelles qu'on peut élever le bâtiment qu'on est en train d'édifier? C'est avec les sommes octroyées par la fondation Rockfeller, qui est une véritable institution internationale fonctionnant dans le monde entier.

Serait-il utile d'avoir une Institution internationale de Science sociale, une Institution générale pour le Progrès? Mais certainement. C'est un oubli vraiment, si elle n'est déjà constituée.

Et une Université internationale? Mais elle a été créée à Bruxelles même; elle compte déjà trois années d'existence. Des méchants n'ont pas voulu qu'elle siégeât une quatrième fois, parce que c'était une « utopie ». Mais, au mois de septembre, à Genève même, on a vu un État très ancien et très raisonnable, l'Espagne, déposer un mémoire en faveur de la création d'une Université internationale. Ceux qui la créèrent à Bruxelles protestèrent, en disant : « Je vous prie, allumez votre lanterne; elle existe ! » Et alors, les immédiatistes et les anti-utopistes d'ici de se dire : « Mais, cela pourrait être sérieux, puisque là-bas des Espagnols en parlent ! »

Sommes-nous à la fin de notre énumération? Non, car on conçoit la Cité Internationale comme devant avoir un certain nombre de monuments consacrés aux idées majeures. Il faut même que ces monuments-là dominent. On a su faire des Expositions universelles en donnant la première place à un Palais des sports ou à un Palais de Mercure, Dieu du Commerce, ou à un édifice consacré à je ne sais plus quelle déesse de la mythologie ancienne. Dans les expositions universelles, véritables foires, jamais jusqu'ici la première place n'a été donnée aux grandes idées. Il semblerait qu'on ait eu peur de diriger les foules vers quelque chose de réellement grand et ennoblissant. Êtes-vous d'accord que le Travail humain a ce caractère? Depuis le temps lointain des cavernes où nous pouvons reconnaître les premiers vestiges du labeur de nos lointains ancêtres, nous pouvons suivre l'effort formidable des générations, à la recherche d'une amélioration humaine guidée par la pensée, par l'inventeur, par le technicien. Nous constatons qu'à toutes les époques, il a fallu que l'homme, brisant le moule routinier de ses industries — question de vie

ou de mort — s'adaptât aux conditions nouvelles de l'existence? Il importe certes qu'un grand monument soit élevé en l'honneur du Travail, à la gloire de tout le labeur humain.

Ne faut-il pas aussi qu'il ait là un monument érigé à l'idée de la Coopération, à l'idée de la Paix? Au cours des derniers 3.000 ans, il n'y eut que 225 années sans guerre ! Et pourtant, tous les souverains qui assurèrent la paix furent qualifiés de grands souverains. Quel supplice de Tantale, pour cette humanité qui veut la paix, conditions *sine qua non* de tous les progrès et obtient la guerre qui lui est constamment imposée ! Quel travail de Sisyphe ! Construire en brandissant le bloc sur la montagne, voir démolir en regardant rouler le bloc dans la vallée. *A peste, fame et bello, libera nos, Domine,* disait-on au moyen-âge. Eh bien, l'humanité a pu se libérer de la peste; avant la guerre, elle avait fait reculer le spectre de la famine.

Un jour l'Humanité vaincra aussi la guerre ! Dans la Cité Internationale, il faut un édifice qui représente cette idée, une idée bien humaine et bien universelle s'il en est.

Et la Justice? N'est-ce pas là aussi un des grands idéals de l'Humanité entière? Nous avons vu un peuple comme les Belges, toujours en lutte de partis, toujours en effervescence, mettre d'accord sans jamais faire la révolution tous ses citoyens pour édifier un monument commun, un Palais de Justice. Et ils ont trouvé les 50 millions (des millions d'avant-guerre) pour faire l'immense monument qui couronne la cité bruxelloise. On disait aux promoteurs que c'était du gaspillage ! Quelle erreur ! Cela ne faisait, pour chaque Belge, que 7 francs. Qu'on distribue entre eux tous ces 50 millions. Sont-ce ces 7 francs qui leur seront l'équivalent psychique de leur Palais de Justice? Le même reproche fut formulé au sujet de Versailles. Il coûta 800 millions. Depuis, on a oublié la dépense, mais on a retenu le monument et sa splendeur. Après la grande guerre, n'est-ce pas à Versailles qu'on a voulu que soit signé le Traité? Les monuments qui ont un grand passé agissent comme du radium ! Ils émanent une force sans cesse renouvelée. Leur amortissement ne doit pas porter sur un an, ni sur quelques décades. On amortit les grands monuments au cours des siècles. L'Hôtel de Ville de Bruxelles tous les jours agit sur nous; son rayonnement nous fait un peu plus sain d'esprit, un peu plus fort de travail, un peu plus harmonieux.

Il faudra donc édifier le grand monument de la Justice Internationale ! Et il faudra aussi le monument de la Spiritualité Universelle. Un tel monument exigera sans doute que l'on s'entende. Qu'est-ce que la Spiritualité? Aujourd'hui, le

monde est troublé par cette angoissante interrogation. La question ne se pose plus tout à fait comme elle se posait il y a 30 ou 40 ans et c'est précisément parce qu'elle se pose différemment qu'on peut venir dans des milieux comme ceux-ci, alors qu'on n'a pas le même credo. Pourquoi? Parce qu'il faut aujourd'hui reconnaître que l'on a trop étroitement posé les problèmes. Il est désormais impossible de se limiter, comme dernier mot des choses, aux explications purement immédiates. Sans doute, fonder une science sur le comment et ne pas remonter au delà, c'est pratique; ce fut même indispensable, parce que trop longtemps le pont n'avait été jeté entre les conceptions purement abstraites et l'expérimentation. L'homme dut donc recommencer très simplement à élever l'édifice de ses idées en partant de l'élément le plus matériel et, certes, il aboutit à des résultats qui ne sont pas à dédaigner. Les voiles qui cachaient bien des mystères de la nature se sont levés dans les laboratoires et aussi dans les usines. Mais il n'est vraiment plus possible d'admettre que l'on soit arrivé à englober dans le cercle de la connaissance, l'existence totale, tout ce qui existe et qui est réalité, quand on a achevé l'énumération des sciences positives. Ainsi l'homme de science d'aujourd'hui se trouve singulièrement moins orgueilleux que l'homme de science d'il y a un demi-siècle. Un des plus grands d'entre eux nous disait un jour, tandis que nous le pressions de questions sur certains ordres de phénomènes dont il avait parlé : « Le monde est un rideau. Nous sommes dans la salle et sur la scène se joue la pièce. Prenez une épingle; faites le trou dans le rideau; reculez-vous à six mètres; regardez par ce trou d'épingle ce qui se passe sur la scène. Ce que vous verrez, c'est à peu près ce que nous connaissons de l'Univers ».

Celui qui disait cela, c'était Charles Richet. Il avait fait le tour de bien des sciences et il arrivait à une telle conclusion. C'est la conclusion que partagent avec lui beaucoup d'esprits et parmi les meilleurs. Si bien donc, que la spiritualité peut être définie aujourd'hui, par certains, comme l'existence de forces spirituelles autonomes, personnelles, exerçant une action de création et de conservation; par d'autres comme la tendance de vouloir dans le sens de l'ascension et par d'autres encore comme l'existence de cette « autre chose » que ne peuvent pas expliquer les simples matérialités immédiates. Ceux-ci font du problème de la spiritualité, le problème de tout l'immense inconnu et de l'avenir de l'Humanité. L'être humain n'a que ses cinq sens qui, dans l'immense échelle des vibrations, ne peuvent percevoir chacun que leur petite octave. Comment,

avec l'aide d'instruments aussi imparfaits, supposer que cet être ait pu arriver à reconstituer tout l'ensemble des phénomènes de l'Univers, alors que d'autre part, nous savons, simplement par les distances, qu'il faut 10.000 années-lumière — la lumière voyageant à des vitesses de 300 millions de lieues — pour que de certaines étoiles lointaines nous arrive seulement la perception de leur existence. Il y a des astres qui ont déjà longtemps disparu alors que la lumière qu'ils rayonnaient est encore toujours en route; comment imaginer que dans cet immense laboratoire de l'Univers, nous soyons vraiment le dieu et le maître de la création, le dernier mot des choses et de la perfection. Poser le problème en ces termes est désormais tellement insoutenable; le désordre de l'Humanité et de ses peuples accroît tellement l'impossibilité d'attribuer cette sagesse à l'être qu'on appelle l'homme, que le courant de la spiritualité devient de plus en plus intense.

Voilà ce que nous connaissons. Mais tout ce qui prend place — à droite ou à gauche — et sur quoi nous ne pouvons pas nous prononcer, mais dont nous prenons conscience, nous conduit à une attitude nouvelle de notre esprit. Il en résulte une protestation contre le matérialisme et les conséquences qu'on a voulu en tirer; protestation contre la politique d'aujourd'hui qui cherche seulement à satisfaire des besoins d'ordre inférieur, sans que des voix s'élèvent pour dire que le peuple a faim non seulement de pain fait de froment, mais de pain intellectuel, de beauté, de bonté, une faim qui, au total, peut être définie comme un besoin de spiritualité.

Cela étant, il faut que dans la Cité Internationale, il y en ait une représentation permanente de cette spiritualité. Peut-être faudra-t-il qu'il y ait là une représentation de la synthèse de tous ces éléments et par suite un monument et une institution consacrés à la synthèse. Et cela aussi n'est pas une utopie.

Il est curieux de constater le rôle que les grands centres humains ont rempli au point de vue de la synthèse et de la vie spirituelle. Qu'est-ce qu'une capitale? En quoi Bruxelles se distingue-t-elle d'un simple village ou d'une ville de province?

En ceci précisément, que toutes les forces d'un pays sont représentées dans une capitale; qu'il y a là, comme un cerveau collectif, comme un nœud nerveux qui, du centre, peut agir sur la périphérie, faisant d'un pays un véritable organisme. Rome a joué ce rôle, et Ninive, Babylone et Athènes. Puis, Alexandrie le joua, et après, Londres, Paris, Washington. Quand, après la conquête de tous ses États, Philippe II « sur les territoires duquel le soleil ne se couchait jamais » établit

sa capitale, il ne choisit ni Burgos, ni Barcelone, ni Séville, bien que ces cités existassent déjà grandes et prospères, mais il l'établit au centre topographique de la Péninsule, bien qu'il n'y eût qu'un simple Alcazar, une modeste forteresse. Et bientôt l'on vit se dresser dans la plaine aride et nue, en face de ce monument formidable qu'il accola à la montagne, l'Escurial dont il fit le panthéon des rois, on vit se dresser Madrid qui servit de lien entre toutes les parties du royaume. Et quand Washington eut libéré les anciennes colonies américaines, bien que Boston, Philadelphie existassent déjà, il fonda une ville nouvelle qui devait servir de capitale aux bords du Potomac, une cité qui compte aujourd'hui 350.000 habitants : Washington. Plus récemment, quand Sidney et Melbourne s'entendirent pour créer le Commonwealth australien, on ne choisit pas ces villes, mais on créa d'une pièce une capitale nouvelle. C'est que la capitale a toujours un rôle d'unification nationale. Et ce rôle doit incomber à une Cité Internationale, c'est important, si l'on veut ne pas voir se reproduire le spectacle qu'ont offert les seize conférences internationales qui eurent lieu : à Boulogne, à Spa, à Gênes et ailleurs. Ces conférences eurent lieu dans des hôtels, dans des restaurants, dans des sleeping-cars. Comment faire du travail continu et stable quand on n'a pas les instruments nécessaires?

Il n'y a pas seulement à invoquer l'exemple des capitales. Il y a à rappeler aussi le souvenir des cités idéales. Il est remarquable que les hommes ont toujours décrit les cités qu'ils auraient désiré habiter quand ils ne furent pas satisfaits de celles qui s'offraient à eux. La République de Platon; cette autre république qu'on a nommée « La Cité de Dieu » décrite par saint Augustin après la prise de Rome par les Goths, et plus tard, la Cité, dont Dante, dans sa Divine Comédie, nous fait le tableau resplendissant après avoir été exilé pour avoir pris part aux terribles luttes entre les Guelfes et les Giblains. Plus tard encore, Thomas Morus écrivit son « Utopie », Campanella sa « Cité du Soleil » et Bacon son « Atlantide ». Plus près de nous, ce furent les phalanstériens, tandis que de nos jours des penseurs nombreux formulent leurs « anticeptions »; c'est un besoin traditionnel dans l'humanité, de créer des plans pour l'avenir, de rassembler les sentiments et les idéalités les plus élevés, pour les diriger vers un but supérieur.

Il y a donc un but spirituel et des aspects spirituels à la Cité Internationale. L'œuvre synthétique qu'elle doit réaliser est comparable à celle réalisée dans les capitales, elle est apparentée aussi à l'œuvre de réforme et d'avant-garde for-

mulée par les penseurs; elle est aussi de même nature que l'œuvre réalisée dans les grands ensembles monumentaux créés tout au long des siècles. Rappelons les temples de l'Egypte, en un seul endroit on voit édifier jusqu'à onze séries de temples et en un seul d'entre eux une cathédrale entière comme Sainte-Gudule pourrait se tenir. Et quelle pensée habitait dans ces temples ! Une pensée à laquelle tant d'hommes ne comprennent rien, parce qu'ils ne voient que la matérialité de pierres placées les unes sur les autres. Rappelons Delphes qui fut une grande cité internationale bien que son territoire ne fût pas très étendu, c'est en son enceinte sacrée que tous les Grecs, bien que divisés, allaient édifier les monuments de leur foi commune. Nous avons là des précédents et des exemples.

A Bruxelles même, il y a quelques années, au milieu des sympathies à ce moment fort nombreuses, avec l'appui d'un groupe d'hommes décidés, et d'un public prêt à comprendre, a été établi un grand Centre International : le *Palais Mondial* (1),

(1) Élevé à l'Intelligence et au Travail des Hommes à travers les siècles, le Palais Mondial est un monument destiné à magnifier les œuvres merveilleuses des génies, des grandes collectivités nationales, des masses laborieuses et obscures. Centre des Associations Internationales, siège de leur Université, du Musée, de la Bibliothèque, de l'Institut de Bibliographie, des Offices qu'elles ont créées. On veut, par la parole l'objet, l'image, le livre, le catalogue, y représenter tout ce qui a honoré et agrandi l'Humanité. On veut aider à mieux faire connaître les Peuples les uns aux autres en montrant les apports et les emprunts de chacun à l'œuvre totale de la Civilisation. Et, par semblable démonstration, on espère faire naître parmi tous l'idée qu'un Monde nouveau peut sortir de l'immense commotion qui a détruit celui d'hier, que ce monde-là, c'est l'empreinte bienfaisante de l'Intelligence de toutes les Nations qu'il doit également porter.

L'œuvre entreprise au Palais Mondial est en cours d'élaboration, et son développement ne saurait être que le résultat du temps et de la collaboration. Elle fait appel aux Gouvernements, aux Associations, aux grands Mécènes, aux donateurs et aux travailleurs volontaires. Créée pour tous, elle doit être formée par tous.

L'Installation actuelle au Palais Mondial est toute transitoire, en attendant la construction d'un édifice définitif dont le plan sera adéquat aux besoins mêmes de l'institution. Il est proposé que ce palais devienne le Centre d'une Cité Internationale permanente, à édifier à l'occasion de la prochaine Exposition universelle (celle de Bruxelles en 1930), Cité qui comprendrait les pavillons nationaux de tous les États, ainsi que les bâtiments nécessaires aux organismes communs de la vie intellectuelle et économique.

A l'entrée du Palais Mondial trois inscriptions expriment les idées sur lesquelles repose l'institution : « *L'Esprit de la Communauté des Nations et de l'Universalité des Sciences a élevé ce monument à l'Humanité et au Progrès du Monde.* » — « *L'Humanité est semblable à un homme qui vivrait toujours et apprendrait sans cesse* (PASCAL). » — « *La Terre est désormais un domaine que les Hommes ont pour devoir de transformer, par le concert de leurs efforts, en une demeure d'abondance et de joie pour tous.* »

Dans le Hall, quatre compositions allégoriques évoquent les directions de l'œuvre

manifestation de ces mêmes idées, de ces mêmes sentiments. Les fondateurs du Palais Mondial ont voulu faire œuvre de précurseurs. Après doivent venir les véritables réalisateurs. Il faut ici des préparateurs pour créer les premiers instruments qui serviront plus tard à d'autres : le temps, en notre domaine, est relativement de peu de chose. On a donc, au *Palais Mondial*, cherché déjà à domicilier en un foyer commun, un grand ensemble de Sociétés internationales et on lui a donné des buts tout d'intellectualité, lui assignant celui-ci parmi tous les autres : essayer de donner une première idée de ce que pourrait être la Cité Internationale. Hélas ! Le Palais Mondial, qui représente en ce moment à Bruxelles, l'effort de ces hommes venus de partout, avec l'idée que je vous ai développée, le Palais Mondial traverse en ce moment une crise radicale. Ceux qui ne voient que par les yeux du corps ont pu se promener dans ces salles sans y rien comprendre, sans même y vouloir rien voir. Tel ancien ministre des Finances n'a-t-il pas résumé ses impressions au Sénat en disant : « J'y ai beaucoup admiré la lumière ! » il entendait la lumière solaire, ce qui lui faisait déjà supputer le taux de loyer que ses successeurs pourraient obtenir des mercantis. Mais l'autre lumière celle qui illumine par le dedans, le pauvre, il ne la percevait pas. Hélas ! beaucoup de ceux qui auraient dû la voir ne l'ont pas davantage aperçue. Ce sera une chose honteuse pour ce temps que toutes les collections, tous les services du *Palais Mondial*, tous les espoirs, les préparations, les enthousiasmes qui y ont élu domicile, que de tout cela, peut-être dans quelques semaines, on devra dire, quant à la Belgique tout au moins : « Cela fut ». Car le Gouvernement que préside l'actuel ministre des Finances, voudrait remplacer le Palais Mondial comment oserais-je vous le dire? — ...., par une Foire du caoutchouc !

Je suis venu chez vous en croisé : « Dieu le veut » vous ai-je dit en commençant et vous savez maintenant le sens que j'attache à ces paroles. Il faut à cette heure que se groupent tous ceux qui croient en une spiritualité, selon l'une ou l'autre définition. Quand on fera l'histoire de la Théosophie, et quand, plus tard, on se rendra compte de ce qu'auront été ses groupements au milieu de l'indifférence du public, on verra peut-être qu'elle aura rempli une très belle, une très grande, une

entreprise : *L'Arbre des siècles*, qui symbolise la continuité de la Pensée et de l'effort humain; *La Société des Nations*, aboutissement actuel de l'évolution politique; *L'Encyclopédie des sciences*, résultat de l'indépendance des connaissances; *Le Réseau universel des Associations*, état de la fédération croissante de forces librement unies au degré régional, national, international.

très noble fonction. Les Théosophes commencent à être assez nombreux en ce monde. Ils ont leur propre langage. Et si je voulais transporter mes idées dans les termes dont ils se servent, je dirais, parlant de ceux qui proposent la *Cité Internationale* « qu'ils veulent que l'on sorte du plan purement physique; et que l'on atteigne des plans supérieurs; ils pensent aussi que si l'on n'a pas préparé par la moralité, l'avènement de la vérité, celle-ci peut parfois causer de très grands désastres et que, le gouvernement seul avec l'amoralité, qui souvent tourne à l'immoralité, conduit à des catastrophes. »

Les Théosophes disent encore « qu'il faut construire du dehors vers le dedans, après avoir construit du dedans vers le dehors, que le mieux initié, le plus spiritualisé doit appeler son frère et l'aider à s'élever. » Eh bien, je vous le dis, la Cité Internationale doit remplir un tel rôle et par ses architectures mises au service de ses hautes fonctions, initier nos frères arriérés à ce que doit être le monde où nous vivons..

La *Cité Internationale* en soi a un aspect hautement spirituel et qui est appelé à dominer les autres aspects dès maintenant, alors qu'elle n'existe encore que dans les esprits avant d'être réalisée matériellement. Les œuvres ont besoin d'une existence de fait. Aussi, s'il est des pouvoirs ignorants, retardataires ou mal intentionnés, ils pourront bien détruire les réalisations extérieures, mais ce qu'ils ne pourront jamais, c'est atteindre l'âme qui les anime et qui est capable de les faire renaître.

Paul OTLET

LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE
POUR
LA PROTECTION DES ANIMAUX

Nous tenons beaucoup à ce que tous les membres de l'Ordre de l'Étoile d'Orient sachent que notre Fédération Internationale n'est pas une société particulière pour la protection des animaux. Elle a été formée pour deux raisons :

1° Pour persuader tous les membres de l'Étoile dans tous les pays de la nécessité et de l'urgence de ce travail, auquel *chacun* peut, si peu que ce soit, apporter son aide;

2° Pour réunir entre eux ceux des membres qui travaillent

déjà pour cette cause des animaux, et pour leur permettre, par le moyen de ces rapports internationaux, de s'aider mutuellement de plus en plus.

Le travail se fera surtout par l'adhésion et la collaboration aux sociétés déjà existantes et par l'effort pour les organiser là où il n'en existe pas encore. Chaque président travaille d'une façon indépendante dans son pays, selon ses possibilités, et collabore avec l'Ordre de Service, la Table Ronde ou n'importe quel autre groupement de travailleurs.

La collaboration peut être pécuniaire ou bien consister en un travail d'éducation ou de propagande.

Nous espérons sincèrement que les présidents nationaux correspondront entre eux, que des articles seront échangés pour les divers bulletins de l'Ordre, et que tous arriveront à se connaître réciproquement. Des rapports sur ce qui est fait, sur ce qui serait encore à faire et tous renseignements peuvent être intéressants devront être envoyés à Mrs Maugham, 4, square Rapp, Paris (VIIe), en janvier et en juillet si possible, afin qu'un article d'intérêt général basé sur ces informations puisse paraître périodiquement dans le *Herald*.

Souvenons-nous tous des paroles de M. Krishnamurthi au Congrès de Vienne :

« Il ne saurait exister de compromis avec la cruauté et *tous* les membres devraient de quelque manière aider ce travail. »

Les adresses suivantes sont celles des Présidents de la Fédération Internationale pour la Protection des Animaux de l'E. O. O.

Dans les pays où il n'y a pas encore de présidents nommés on pourra correspondre par l'entremise du Représentant National de l'Ordre.

Amérique. — Mrs Sharpe, 1214, W. Monroe Street, Chicago, Ills.

Angleterre. — Mrs Baillie-Weaver, Eastward Ho, Wimbledon Common, London, S. W. 19.

France. — Mrs Maugham, 4, square Rapp, Paris (VIIe).

Suisse. — Mme René Favre, 4, place Claparède, Genève.

Hollande. — Mr. J. E. Van Dissel, Wooterweg, 2. Eindhoven.

Espagne. — Mr. Pavon, Lauria 80 1° 2e, Barcelona.

Portugal. — Signor A. R. Silva, jun. Rua do cais de Santarem da Contrastaria, Lisbonne.

Iceland. — Miss Svanhilden Erlingson, 33, Lingkollsstreeti, Reykjavik.

Indes. — Miss Ridge, Swashrama, Theosophical Society, Adyar Madras.

Pologne. — Mme Boloz Antoniewicz, Horodenka par Lemberg.

Italie. — M. le Dr Gasco, Veterinario Provinciale, Via Statuto 10 Oneglio.

Danemark. — Mlle Anna Schiott, Gammel Konagenswey 105, Copenhagen.

Suède. — Mme Anna Pallin, Stocksund.

Roumanie. — E. D. Bertram, Esq., 41, Strada Regala, Ploesti.

Hongrie. — Mme Isabella Vladar, II Lanchid w 2, Budapest.

Java. G. Kroesan Van Goens, Blora, Res. Reoubang, Java.

(Hérald of the Star).

NOTES DE VOYAGES : EN CORÉE

Une journée chez les Missionnaires.

Le japonais nous étant devenu familier, à l'aide de quelques dizaines de mots retenus et d'un petit dictionnaire, nous arrivons à nous débrouiller; mais le coréen ! Des sons étranges et nul mot connu ! !

Pourtant cela ne nous empêcha pas d'entreprendre bien des choses en Corée, entre autres l'excursion du Kongo-San, Montagne de Diamant. Il fallait seulement ne pas craindre l'imprévu. Donc nous nous embarquâmes courageusement, munies de tous les renseignements et montâmes le soir dans le train à Séoul, pour arriver à Genzan à 6 heures le lendemain matin et reprendre le bateau à 8 heures pour Onseiri.

Nous arrivâmes, en effet, à 6 heures du matin à Genzan; mais, pour une raison inconnue, aucun bateau ne partait ce jour-là et il fallait attendre celui du lendemain.

Le ciel ayant pitié de notre connaissance plutôt mince du coréen, nous envoya un Anglais qui en deux minutes, (car le train repartait, nous expliqua que le mieux pour nous était d'aller jusqu'à la plage voisine où nous trouverions un hôtel et des gens parlant anglais. Sur ce, une petite automobile,

incroyable, sortit de terre, prête à nous mener dans cette terre promise !

Les routes, après la saison des pluies qui venaient de finir, portaient leurs noms plutôt en souvenir de ce qu'elles avaient été, et nous admirions notre méchante voiturette prenant les obstacles d'assaut, disparaissant dans les trous, en émergeant avec des bruits sinistres, et ne ralentissant jamais de vitesse; elle nous amena enfin devant l'hôtel, une demie-heure plus tard. Là, tout le monde dormait encore. Quand la « patronne » apparut, elle nous apprit que toutes les chambres étaient prises, qu'il n'y avait pas le moindre coin de libre et que « l'hôtel », n'était pas un hôtel, mais un home pour les missionnaires et qu'elle était missionnaire elle-même. « Mais, ajouta-t-elle, très aimablement, passez la journée avec nous, puis, pour la nuit, vous retournerez à l'auberge japonaise de Genzan, d'où vous prendrez votre bateau le lendemain. « Nous acceptâmes son invitation avec joie et passâmes donc notre dimanche avec des missionnaires américains protestants.

Ces missionnaires venaient d'un peu partout : du Japon, de Chine et de divers points de la Corée et appartenaient à des sectes différentes : méthodistes, baptistes, etc...

Cette plage les réunissait en une sorte de colonie de vacances. Un des missionnaires de Séoul s'était bâti là, autrefois, une maison pour des raisons de santé, puis, peu à peu, d'autres missionnaires vinrent également pour s'y reposer, et maintenant une trentaine de maisonnettes hébergent chaque année, pendant deux mois d'été, à peu près 300 personnes, des missionnaires avec leurs familles et leurs domestiques et quelques autres « laïques ». « L'hôtel » où nous descendîmes est une pension de famille où ceux qui n'ont pas de ménage prennent leurs repas.

Après un premier déjeûner, qui nous parut excellent, on nous invita à venir à l'école du dimanche, où nous entendîmes un discours sur le président Harding, mort peu de jours auparavant; après cela, nous assistâmes au service divin dominical. Après quelques prières et les chants des hymnes, accompagnés par un violon, un cornet à piston et un harmonium, l'Évêque méthodiste de Sibérie, de Corée, et du Japon, arrivé de la la veille, fit un grand discours. C'est un orateur de premier ordre, qui a une parfaite maîtrise de sa voix, de ses gestes, de ses paroles; il sait doser ses effets et dominer tout son auditoire. Son sujet était admirable : « la valeur de l'âme humaine ». Il exhorta ses auditeurs à ne pas se laisser leurrer par les apparences. « Ne dites pas : « ce n'est qu'un Coréen obscur,

un Chinois ignorant », mais reconnaissez la valeur de l'âme divine qui habite ce corps que vous dédaignez et pensez au miracle que la grâce céleste peut y opérer. »

Nous écoutâmes attentivement l'enseignement de volonté, de sacrifice et d'endurance que l'évêque transmettait à ses auditeurs et en voyant quelques femmes et même des hommes essuyer furtivement une larme, nous comprîmes combien ils étaient remués et combien les paroles du pasteur les inspiraient.

Cependant nous n'étions pas aussi touchés qu'eux; certaines réflexions nous venaient à l'esprit et pour ma part, je pensais surtout au travail de l'Étoile et aux erreurs qu'il fallait éviter. Loin de vouloir critiquer, ou même juger d'emblée l'œuvre des missionnaires, nous y distinguions cependant certaines faiblesses, comme certaines qualités. Cette œuvre apparaît différente, en raison même du pays où elle s'exerce, elle prend, par exemple, une toute autre nuance en Corée, qu'au Japon.

Au Japon, le missionnaire semble être beaucoup moins utile, car le pays est hautement civilisé, possède le Shinto et le Bouddhisme comme religions et paraît indifférent au Christianisme. La vie douce que les missionnaires y mènent étonne les Japonais. « Auraient-ils la même vie chez eux, dans leurs pays, se demandent-ils, où est-ce leur métier d'évángélisation qui leur procure leurs maisons confortables et leur train de vie agréable? » L'œuvre chrétienne apparaît au Japon comme une bonne situation ne comportant aucune privation, aucun apostolat de sacrifice. Dans ce pays de haute culture intellectuelle et artistique, le côté bourgeois des missionnaires, souvent frustes et de modeste extraction, contraste singulièrement avec le raffinement traditionnel de ceux qu'ils prétendent enseigner et sauver. Il en résulte une incompréhension mutuelle qui rend le travail difficile et inefficace. L'action devient superficielle et ne s'exerce que sur les êtres les moins cultivés. Ce sont plutôt les infortunés qui se sentent attirés. Souvent aussi on se fait chrétien pour apprendre l'anglais et on cesse de l'être quand la langue est apprise. Il y a, bien entendu, des exceptions, et il est juste de reconnaître que l'influence chrétienne pourrait élargir les idées, élever les cœurs et apporter un élément qui, bien assimilé, serait utile aux Japonais, sans même les convertir à la religion du Christ.

Mais en Corée, la question se présente tout autrement; le pays ne possède pas de religion à proprement parler, il n'est influencé que par l'artificiel Confucianisme où par les superstitions d'un Bhramanisme bas et primitif. Le Boudhisme y florissait

il y a mille ans et plus, mais il a été banni depuis que les Japonais envahirent le pays en déguisant des soldats en prêtres bouddhistes. Maintenant, on ne trouve des prêtres et des temples bouddhiques que dans la montagne sauvage et lointaine.

Les Coréens se trouvent donc privés de vraie religion; les lettrés s'intéressent aux idées chinoises de Confucius et les illettrés sont hypnotisés par le chamanisme.

Le Christianisme apparaît donc comme un élément précieux de culture et de progrès pour la Corée, y apportant ce qui n'y existe pas : l'éveil d'une vie plus consciente, plus active, plus utile. Ici, l'esprit de sacrifice et d'endurance du missionnaire est mis à l'épreuve; les postes éloignés ne sont pas des sinécures et les conditions de vie sont souvent peu agréables !

Longuement nous causâmes de tout cela, tout en regardant, de loin, le service pour les indigènes, dans un pavillon ouvert, et en écoutant leurs chants.

Sur 18 millions d'habitants il y a 300.000 chrétiens; il existe un grand nombre d'églises et une vaste organisation qui s'occupe des fidèles et compte parmi eux des pasteurs Coréens qu'on dit excellents.

A table nous fûmes servies par deux jeunes indigènes, l'un était étudiant en théologie et l'autre en droit. La cuisinière, qui était depuis dix-huit ans au service de sa maîtresse, aspire ardemment à devenir une « bible woman », mais ses connaissances et ses aptitudes ne lui donnent pas encore le droit d'être au nombre de ces élues et elle prend patience, continuant à espérer.

Parmi les missionnaires on rencontre des types très différents; quelques-uns se servent de formules antérieures, toutes faites, d'autres ont l'air d'être au courant des dernières critiques bibliques et parlent science et progrès, d'autres, enfin, sont simples et convaincus. Une femme nous impressionna surtout par sa sincérité et sa chaleur. Elle travaille en Orient depuis vingt ans, ayant appris à aimer réellement ceux qu'elle sert et à qui elle désire tant donner ce qui a transformé sa propre vie. Il est évident que ce cœur généreux, débordant d'amour pour le Christ, ne peut apporter que de la joie et du réconfort à ceux qui l'approchent. Sa maison est un foyer rayonnant. En feuilletant les livres qui se trouvent sur la table de la pièce commune, j'ai constaté qu'ils sont tous intéressants. Il y avait parmi eux une traduction anglaise des lettres de guerre d'Alfred Casalis, parue sous le titre « Pour la Foi et pour la France ». Qu'il était donc émouvant de feuilleter en Corée ce testament

spirituel d'un soldat français mort d'ans l'espérance d'une transformation spirituelle du monde !

Un dernier meeting nous réunit tous sur la plage au moment du coucher. Nous vîmes le soleil descendre derrière les belles montagnes du lointain, le ciel gardait encore des reflets, la mer était calme, de grands oiseaux, hérons ou aigrettes, passaient dans l'air, et sur la plage il était beau de voir tant de gens réunis par une même aspiration, une même espérance.

Un pasteur nous parla de son œuvre merveilleuse pour les lépreux de la Corée; cinq cents êtres humains sauvés de la plus grande misère.

Puis tout le monde pria et chanta, et ce fut simple et beau.

Notre congé fut cordial et nos remerciemnets sincères. Le lendemain nous voguions sur la mer japonaise longeant les côtes pittoresques de la Corée et, dans l'après-midi, nous arrivâmes à Onseiri, notre lieu de destination. Il était dit que nous continuerions à coudoyer des missionnaires ! A la suite d'un renseignement demandé à un tournant de route, un « blanc » nous invita chez M. Yonn où il logeait. « Le blanc » était un missionnaire américain de Chine et M. Yonn, un Coréen chrétien, gradué d'université, louant des chambres et possédant une petite salle de lecture, cercle intellectuel du village. Il prêche aussi quelquefois le dimanche et sert de providence à beaucoup de gens dont nous faisons partie, puisqu'il veut bien nous servir de guide dans nos excursions !

Sans les missionnaires il n'aurait peut-être jamais été à l'Université, n'aurait sûrement par appris l'anglais, lu tous les livres de sa bibliotèque, ni ne serait devenu ce qu'il est, un être chrétien.

Nous allons souvent voir M. Yonn, le soir, et, assises dans sa salle de lecture, nous causons et regardons les Coréens vêtus de mousseline blanche et vaporeuse, vivre et parler.

Peut-être comprendrons-nous un peu l'âme de ce peuple grâce à M. Yonn et son anglais et qu'ainsi un petit pas de rapprochement de plus aura pu se faire dans le monde.

Mais ceci je vous le raconterai la prochaine fois.

Onseiri, Corée, août 1923. I. de Manziarly

CORRESPONDANCE

Paris, septembre 1923.

M.

J'ai suivi avec un vif intérêt les conférences de « Fraternité des Religions » données au printemps dernier à la Salle Adyar, sous les auspices de l'Ordre de l'Etoile d'Orient, et je prends la liberté de vous demander la grande faveur de présenter aux lecteurs du Bulletin de l'Ordre quelques réflexions qu'elles m'ont suggérées.

Elles peuvent se condenser dans les trois propositions suivantes :

I

Au point de vue religieux, l'unité de l'humanité ne peut être réalisée dans le domaine intellectuel.

Pourquoi?

Parce que la vérité spirituelle — celle qui donne la vie à l'âme — est perçue par l'esprit, non par l'intelligence. En passant par l'intelligence, c'est-à-dire à travers un milieu qui n'est pas le sien, elle se réfracte en des formes fragmentaires, diverses, transitoires, qu'influencent les conditions de races, de tempéraments, de civilisations, d'évolution individuelle.

L'Humanité réfléchissant devant le Mystère, devait répondre avec des formules différentes, qui sont, suivant l'heureuse expression de F. W. Robertson, ce qu'un mathématicien pourrait appeler des formules approximatives.

Nulle autorité n'a le droit de les présenter comme immuables et définitives.

II

La diversité des religions considérées du point de vue l'interprétation sacerdotale, ou, si l'on aime mieux de leur côté extérieur, c'est-à-dire dogmatique et rituel — *doit donc être,* — dans les conditions actuelles — *admise comme un fait conforme aux lois de la Vie.*

III

Mais uniformité et unité ne sont pas synonymes.

Si l'on doit admettre des intellectualités religieuses différentes,

la Religion de l'Esprit est nécessairement une, car elle repose sur la vision directe des réalités spirituelles, et l'acquiescement obligatoire de notre pensée, de notre désir, de notre volonté à la loi essentielle de l'humanité : *Connaître, Aimer, Servir.*

De ce point de vue central, seulement, la « fraternité des religions » est possible.

Pour nous chrétiens, l'idéal religieux s'identifie dans la conscience avec la personnalité du Christ, mystérieuse et lumineuse dont l'incomparable dynanisme s'est — en dehors de toute considération dogmatique — défini lui-même par ces paroles inouïes : « Je suis le Chemin et la Vie », mais « à mesure que sans rien perdre de la liberté de votre jugement vous pénétrerez avec une plus large et plus fraternelle sympathie dans les formes diverses que revêt la piété parmi les milieux divers et au sein des races différentes, à mesure que votre horizon spirituel s'étendra, vous vous éleverez au-dessus des étroitesses, de l'indigence dans la pensée et dans le sentiment, du fanatisme qu'elle engendre aisément... » (1)

C'est précisément à ce besoin d'élargissement de l'horizon spirituel que répondait si heureusement la pensée des organisateurs des conférences de « Fraternité des Religions ».

Soulever à leur sujet la moindre polémique serait contraire à leur esprit.

Me sera-t-il cependant permis de relever dans un des discours, d'une sincérité d'ailleurs très émouvante, les paroles que voici?

« L'Eglise universelle est dans l'avenir; elle est au jour où tous les chrétiens auront compris que pour être le disciple du Christ, il faut renoncer au besoin le plus indestructible qui est en nous, au besoin de penser par nous-mêmes. On s'étonne du sacrifice de pensée que demande l'église catholique. C'est qu'elle ne le demande pas en son nom d'institution humaine; elle demande au nom du Christ ».

« On ne trouvera pas, répondrai-je, avec un des plus profonds penseurs religieux modernes (2), on ne trouvera pas dans les évangiles, un verset, une ligne, un mot qui suggère seulement la plus lointaine défiance à l'égard du libre exercice de la raison ».

Non seulement, devrait-on dire, l'exercice de la liberté spirituelle, « du penser par nous-mêmes », est un droit pour

(1) « Problème de l'autorité » de Léopold Monod.

(2) Extrait de « la Morale de l'Évangile », — Wilfred Monod.

le disciple du Christ comme pour tout être pensant, mais il est une obligation.

De cet exercice, les conférences présidées avec une si compréhensive intelligence et un si rayonnant désir de fraternité, par la secrétaire de l'Ordre de l'Étoile d'Orient, furent une très noble manifestation.

Souhaitons que suivant les paroles mêmes de la présidente, cet effort, qualifié trop modestement par elle de tout petit, devienne « une petite graine qui une fois, dans très longtemps sans doute, germera, puis fleurira, puis mûrira pour la nourriture du monde ».

Agréez, je vous prie, M..., avec tous mes remerciements pour votre cordiale hospitalité, l'expression de mes sentiments respectueux.

Docteur M. FOURRIER,
Membre de l'Eglise Réformée de l'Oratoire du Louvre.

ÉTOILE ROSE

Le Cercle de l'Étoile Rose est une activité peu connue, c'est pourquoi je crois utile d'en dire quelques mots.

Le Cercle a été fondé en 1917-1918 et placé sous la protection de l'Ordre de l'Étoile d'Orient. Il a pour but de porter dans les milieux populaires enfantins, les idées de beauté et de fraternité, tout en occupant le jeudi des enfants qui seraient livrés à eux-mêmes.

Les principaux moyens employés pour réaliser ce but sont les suivants : causeries faites par des membres dévoués, visite des musés, promenades à la campagne et surtout chant et gymnatisque rhythmique de J. Dalcroze.

L'Étoile Rose s'occupe aussi des enfants chétifs et nécessiteux qui ont besoin de grand air; 14 enfants ont pu être envoyés à la campagne pendant les deux mois de vacances 1923.

L'œuvre, pour continuer à vivre, a besoin non seulement de dons et de souscriptions, mais aussi de personnes de bonne volonté, pour la surveillance, les jeux, le chant et les menus travaux qui occupent garçons et filles de 6 à 13 ans.

Les souscriptions et dons sont reçus par l'Ordre de l'Étoile d'Orient.

Pour tous renseignements s'adresser à M[me] Planchez, directrice d'École en retraite, 4, rue A. Blanqui, Gentilly (Seine).

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Sommes recueillies du 24 août au 15 décembre 1923.

M. G. R., 25 fr.; M G. J. H., 20 fr.; M. G. R., 10 fr.; Anonyme, 5 fr.; Anonyme, 20 fr.; M. O., 20 fr.; Mme D., 5 fr.; M. et Mme S., 10 fr.; Mme de St., 300 fr.; Mme C., 10 fr.; M. M. P. 3 fr.; Mme B. R., 166 fr.; Mlle V., 15 fr.; Mlle T., 5 fr.; M. L., 10 fr.; Mme A. W., 3 fr.; Mme A. B., 5 fr.; Mme N. F., 5 fr.: M. L. R., 5 fr.; Mlle H., 3 fr.; Mme D., 3 fr.; M. et Mme H. 13 fr.; M. C. A., 3 fr.; Mme, 20 fr.; M. et Mme C. F., 13 fr.; Mlle E. V., 3 fr.; Mme M., 10 fr.; E. C., 3 fr.; Mlle A. B., 8 fr.; M. G. B., 13 fr.; Mme L, 3 fr.; M. R., 3 fr.; M. E., 10 fr.; M. R., 10 fr.; M. P., 1 fr.: M. et Mme S., 10 fr.; M. et Mme S., 10 fr.; M. A., 3 fr.; Mme V., 6 fr.; Mlle F., 19 fr.

POUR LES VOYAGES DU CHEF DE L'ORDRE

Mme L. G., 10 fr.; anonyme 50 fr.

ETOILE ROSE : Mme E., 5 fr.

AUX MEMBRES DE L'ORDRE

L'Ordre de l'Étoile d'Orient ne comportant pas de cotisation, les sommes versées à la *Souscription Permanente* sont destinées à assurer la vie matérielle de l'Ordre : loyer, éclairage, impressions diverses, papeterie, frais de poste, etc.

Adresser toute souscription à Mme Zelma Blech, 21, avenue Montaigne, à Paris, ou au Ct E. Duboc, secrétaire-trésorier de l'Ordre, 61, rue La Fontaine, Paris (XVIe).

Le Gérant : I. MALLET.

Chartres. — Imprimerie F. LAINÉ.